NOVA ET VETERA

REVUE TRIMESTRIELLE

M.-M. Cottier, O. P. • *Sur la notion marxiste de solidarité* 161

Anne Perrier • *Poèmes* 167

Robert Rochefort • *Le problème des réfugiés et des populations excédentaires* 173

Lucien Méroz • *Peut-on définir la secte moderne ?* . . 188

Jean-Pierre Altermann • *L'Aurore et Psyché, Allégorie* 196

PAGES SPIRITUELLES

Frère Jérome Savonarole • *Sermon sur l'Evangile de la Samaritaine* 217

Charles Journet • *L'Eglise, Epouse du Christ* . . . 231

Bibliographies • Jean Rostand, *Ce que je crois* • Anne Perrier, *Pour un vitrail* • Paul Zumthor, *Histoire littéraire de la France médiévale.*

XXXe ANNÉE - N° 3 - JUILLET - SEPTEMBRE 1955

Sur la notion marxiste de solidarité

La solidarité marxiste n'est pas une attitude morale qu'il s'agirait d'adopter ; elle est la conséquence fatale d'une société où les rapports de production sont autres que dans la nôtre. Ces rapports de production nouveaux créent une homme nouveau, cet homme est *ipso facto* en rapport de solidarité avec les autres, pour la bonne raison qu'il est un « être générique », le *Gattungswesen*, la fourmi engloutie dans la cité totalitaire, qui est, elle, le véritable homme marxiste.

Cette solidarité se développe en deux étapes : au stade de la lutte des classes, elle est solidarité de classe ; celle-ci est une unité monolithique, dont la « conscience » est le Parti. Seul le Parti est Personne. L'individu est une manifestation éphémère. Après la victoire du Prolétariat, dans la société communiste, la classe cède la place à l'Humanité nouvelle, ou devient cette Humanité. Cette Humanité, le « Genre Humain », est Personne.

Ainsi, la « solidarité » marxiste n'exprime pas une relation de personne humaine à personne humaine, elle est une propriété qui découle d'une définition collectiviste, totalitaire, de l'homme. Quelles que soient les générosités authentiques dépensées par les communistes, il ne faut pas oublier cette radicale négation de la personne humaine inscrite au cœur du système.

* * *

Essentiellement, l'homme marxiste est un être collectif, lequel n'est pas immuable, mais le point d'intersection de rapports dialectiques de forces (infrastructure et superstructures) existant à tel moment de l'histoire. Cet être collectif est historique. Ainsi, au stade actuel, comme il est aliéné, c'est-à-dire en état de scission d'avec ses semblables et d'avec la nature, l'homme est atomisé

(individualisme) ; les rapports humains sont d'exploitation. En toute rigueur, il faudrait en conclure que dans la société capitaliste, la solidarité n'existe pas et ne peut pas exister (ainsi la charité des chrétiens est un opium nocif ou une consolation imaginaire, inefficace), que nous sommes dans le mal absolu : à ce pessimisme radical touchant le présent fait pendant un optimisme radical touchant le futur ; on aura un homme nouveau, d'une essence nouvelle, foncièrement, nécessairement bonne. Il y a là comme la parodie de la « terre nouvelle et des cieux nouveaux ». Le partage entre le présent et le futur recouvre une vue manichéenne du bien et du mal.

* * *

Quelles sont les composantes de cet homme par essence orienté vers le bien commun ?

L'idée d'être générique vient de Hegel et de Feuerbach. Dans ses *Principes de philosophie du Droit,* Hegel présente l'Etat comme la réalisation de l'Esprit absolu immanent à l'histoire. Dans cet Etat, les individus trouvent leur fin. Dans l'*Essence du christianisme,* Feuerbach prétend montrer que les perfections attribuées à Dieu appartiennent en réalité à l'Homme, non pas l'homme individuel, mais l'homme collectif.

On pourrait, il est vrai, faire remarquer que dans la sixième des *Thèses sur Feuerbach,* Marx reproche à Feuerbach d'avoir une notion de l'homme qui en fait un individu « abstrait », « isolé ». Mais il faut bien entendre cette critique. Feuerbach, aux yeux de Marx, n'a pas saisi le véritable universel, le vrai « genre », parce qu'il conserve une optique classique, admettant une nature humaine permanente, une essence de l'homme réalisée dans les individus. Marx, revenant à Hegel, historicise l'homme : il n'y a pas de nature humaine permanente — car l'historicisme évacue la notion métaphysique de nature —, mais un « ensemble » de rapports sociaux en constante évolution. Ce polygone de forces, autre demain qu'il est aujourd'hui, voilà l'homme. Il reste que dans la notion classique de Feuerbach comme dans la notion historiciste de Marx, le collectif prime l'individu. Métaphysiquement, la personne est niée, comme est niée toute transcendance ; toute valeur est noyée dans l'immanence. L'homme collectif de Marx est une affirmation de cette immanence.

* * *

En outre, Marx pense en réaction contre les économistes de l'école libérale et l'idéologie de la Révolution de 89, où il voit une expression de leur conception de l'homme. Cette conception aboutit à poser un individu abstrait et égoïste : abstrait, c'est-à-dire irréel, car aux yeux de l'historicisme, il ne saurait y avoir une essence humaine éternelle ; comme l'abstraction s'oppose à la réalité, elle représente une aliénation, elle dépouille l'homme concret, historique, au profit d'un homme imaginaire. Egoïste, car cet homme abstrait couvre dans la réalité l'homme du libéralisme, celui des Physiocrates et d'Adam Smith, qui agit poussé par son seul intérêt individuel. C'est ici que se révèle le paradoxe de la pensée de Marx : son esprit s'indigne contre cet égoïsme ; il y voit un désordre profond, contre lequel il s'insurge avec véhémence. Ainsi le moteur secret de sa pensée, qui est pour une bonne part un réquisitoire antilibéral, est-il d'ordre moral. Mais cette source morale de la pensée de Marx n'est jamais exprimée, avouée, car pour lui la morale n'est qu'un voile hypocrite jeté sur l'égoïsme. L' « homme générique » est ainsi la contre-partie de l'homme égoïste.

La critique marxiste des aliénations est une critique de l'égoïsme. Car l'aliénation signifie que l'homme est séparé de sa propre essence. En Dieu, Feuerbach voyait l'aliénation de l'homme. Marx ajoute que cette aliénation religieuse n'est pas unique ; à côté d'elle il y a l'aliénation politique. En effet, l'Etat issu de 89 représente une aliénation. Aux principes théoriques du droit : liberté, égalité, fraternité, correspondent dans la réalité l'oppression, l'esclavage, la lutte de l'homme contre l'homme d'une économie guidée par l'égoïsme individuel (selon les Physiocrates et les Libéraux, le rôle de l'Etat ici est de *laisser faire*). La philosophie de cet Etat bourgeois est celle de Hegel, dira Marx, puisque Hegel maintient la distinction entre « société civile », sphère du commerce et de l'industrie, gouvernée par les principes d'A. Smith, et l'Etat qui est l'absolu. Qu'est-ce à dire sinon que l'Etat est une aliénation ? La vraie société humaine sera sans Etat parce que la fraternité, l'altruisme, etc., ne seront plus relégués au plan abstrait des principes, mais *vécus* dans les rapports humains réels, qui sont les rapports économiques. Ce qui est relégué au plan idéal, idéologique de l'Etat, sera vécu au plan réel de la

société civile. (Notons qu'il y a quelque chose à retenir de cela : substitution de la société au mythe de l'Etat, et donc revision de la notion d'Etat, devoir des législations d'ordonner le domaine économique.)

* * *

Précisons cependant que la position de Marx par rapport au XVIII^e siècle n'est pas purement négative. Par sa critique de l'homme « abstrait », Marx se situe dans le prolongement du Romantisme soucieux d'affirmer, contre le cosmopolitisme de la froide raison de l'*Aufklärung*, la valeur des éléments concrets, qui distinguent, qui particularisent. Mais, à la suite de Hegel, il ne se satisfait pas du particulier, de la particularité, comme tels, ni de l'irrationnel qui leur est lié. Il entend conserver le bénéfice de l'universalisme du XVIII^e siècle. Le concept d'*universel concret*, une des notions-clefs (et des plus discutables) de l'hégélianisme permettrait de conserver le particulier dans et par l'universel. Nous n'avons pas ici à soumettre cette notion à un examen approfondi. Qu'il suffise de noter qu'elle sous-entend maint raisonnement de Marx, qui peut-être n'en avait pas toujours pleine conscience. Dans la pensée de Hegel, l'universel se présente d'abord comme « abstrait », comme un concept vide, qui, par sa propre progression dialectique, se construit lui-même, se crée, pose son propre contenu, jusqu'à se posséder consciemment dans la plénitude de l'absolu : c'est alors l' « universel concret », qui, au terme du processus d'auto-genèse, contient la totalité des « moments » (le particulier), qu'il a, en cours de route, posés puis dépassés. Ce mouvement de l'universel abstrait à l'universel concret commande la *Logique*, où l'être apparaît d'abord comme la catégorie la plus vide, la plus pauvre (Hegel dit de cet être qu'il est le néant), pour être posé au terme comme l'Idée, l'absolu réalisé (« Seulement l'Idée absolue est l'Etre ») [1]. Dans la 6^e *thèse*, à laquelle nous faisions allusion, Marx reproche à Feuerbach d'avoir méconnu cet « universel concret ».

Or, il est remarquable que ce schéma abstrait commande et le

[1] *Die absolute Idee allein ist Sein.* L'être de Hegel, pourrait-on dire, est un prédicamental qui par auto-création se pose au terme comme un transcendental, ou un pseudo-transcendental, puisqu'il est essentiellement univoque. Quant à cette auto-création et à la métamorphose à laquelle elle aboutit, inutile de souligner qu'elle est une jonglerie notionnelle.

portrait et la justification de la nécessité historique que Marx propose du Prolétariat. Ici comme souvent chez lui l'armature idéologique de l'hégélianisme est imbriquée dans des éléments d'observation : le prolétariat réel et le mythe du même nom se compénètrent. Ainsi Marx appelle-t-il de ses vœux (vœux, selon sa théorie, comblés par la nécessité historique) l'apparition du Prolétariat, parce que, telle la première catégorie de la Logique, il représente l' « abstraction », la nudité absolues, conditions de l'auto-création. L'Histoire va repartir à neuf, l'Humanité va pouvoir se construire, comme le concept chez Hegel pose et le concret de son contenu et la réalité. Notons, avant de citer ce texte caractéristique, qu'il nous paraît drainer, en outre, des réminiscences typiquement religieuses :

> « Il faut former une classe avec des chaînes radicales, une classe *(eine Klasse)* de la société civile (ou bourgeoise, *bürgerlich*), qui ne soit pas une classe de la société civile, une classe *(ein Stand,* un « état ») qui soit la dissolution de toutes les classes, une sphère qui possède un caractère universel par des souffrances universelles et qui ne revendique aucun droit (*Recht*) particulier parce qu'on n'exerce pas à son égard un tort (*Unrecht*) particulier, mais le tort absolu, une sphère qui ne puisse plus s'en rapporter à un titre historique, mais simplement au titre humain, une sphère qui ne soit pas dans une opposition unilatérale avec les conséquences, mais dans une opposition totale avec les présupposés de l'essence de l'Etat allemand, une sphère enfin qui ne puisse pas s'émanciper, sans s'émanciper de toutes les autres sphères de la société et sans, par là, émanciper toutes les autres sphères de la société, qui en un mot soit la perte complète de l'homme, et ne puisse ainsi se reconquérir elle-même que par la complète reconquête de l'homme. Cette dissolution de la société comme une classe (*Stand*) particulière est le Prolétariat. » (*Introduction à la Contribution à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel,* 1843-1844.)

* * *

Enfin, Marx affirme qu'il ne suffit pas avec Feuerbach de dénoncer l'aliénation ; il faut l'expliquer et la supprimer. Nous avons dit que sa revendication contre l'égoïsme est d'ordre moral, mais dans la morale il ne veut reconnaître qu'une abstraction. Aussi le combat pour l'homme ne saurait-il être de nature spirituelle. Nous touchons à son matérialisme. L'homme, que ce soit l'homme égoïste du libéralisme ou l'homme générique du communisme, est un produit des forces matérielles de production. Le type de propriété détermine le destin, bien plus, l'essence égoïste ou altruiste, de l'homme. Ce matérialisme est conjugué avec l'immanentisme. Partout où il y a dépendance, même légitime, hiérarchie, etc., Marx voit un esclavage : l'esclavage économique et la dépendance de la créature par rapport

à un Dieu transcendant étant grossièrement identifiés. L'altruisme et la solidarité de l'homme générique sont des propriétés d'une collectivité, totalement immanente, qui est l'absolu, et cet absolu est un produit d'un certain rapport matériel des forces de production. La nostalgie de la communauté qui inspire des pages pathétiques à Marx révolté par la jungle de la société libérale a sombré dans le matérialisme.

C'est une des grandes illusions (qui cache un désespoir) du marxisme, que de prétendre confier à l'organisation technique qui a pour objet des réalités matérielles, la création de ces biens essentiellement spirituels, que sont la fraternité, la paix et l'unité. D'ailleurs d'autres que les marxistes partagent aujourd'hui cette illusion. Ajoutons qu'affirmer la nature spirituelle des biens humains n'est pas nier que leur réalisation a besoin d'instruments techniques. Le bilan du marxisme ne peut être qu'inhumain, dans la mesure précisément où il veut forger le bonheur de l'homme en mettant l'homme entre parenthèses. La phraséologie humaniste dont l'opération est entourée est évidemment sans effet.

Fr. Marie-Martin COTTIER, O. P.

Poèmes

I

Croyais-tu que c'était bonheur
Et toujours douce paix
Tu ne savais ô pauvre cœur
Tu ne savais
Que l'Amour est une fleur sauvage
Qui met la tête en feu
Et blesse davantage
Ceux qui L'aiment le mieux

II

Les choses qu'on voit
Ne sont pas à toi
Et les mots qu'on dit
Fleurissent de nuit

Rien ne t'appartient
Que l'ombre des mains
Quand elles croient prendre
Le fruit doux et tendre

La courbe d'un geste
Est tout ce qui reste
A la fin des jours
Ce qui nous fait lourds

De tout l'univers
Se cueille au revers
De la grappe mûre
Et ne se mesure

Et ne se connaît
Mais parle en secret
D'un lointain pays
Dont le cœur s'éprit

III

Rien pour moi que l'hiver
le jour qui se retire
et le froid qui déchire
comme un morceau de verre

Rien pour moi que la route obscure
les bornes renversées
les portes effacées
derrière les jardins sans murs

Rien pour moi que la faim
la soif la bouche qui mendie
la pauvreté bénie
des lendemains

Rien pour moi que la nuit
toute la nuit blessée
les dernières étoiles dispersées
au vent des cris

Seigneur je ne veux rien que le peu que Vous eûtes
Que ferais-je de plus mes mains sont assez pleines
de votre amour de votre peine
pour que le monde se dénude

IV

Partir plus loin partir
ce n'est pas d'être ici ce n'est pas d'être ailleurs
que je veux mais je pleure
une route impossible à dire

Mon cœur seul en connaît la pente
et la sagesse et la folie
et qu'elle se déplie
comme une eau courante

Ce n'est pas de te reposer
ce n'est pas de t'asseoir
et de trouver le soir
la maison douce en la rosée

Mais de partir ô mon cœur
que tu gémis sans fin
et d'aller par le seul chemin
qui ne s'arrête à mi-hauteur

V

J'ai soif et l'eau chanteuse
entre les noisetiers
ne peut me désaltérer

J'ai soif et l'eau précieuse
au fond de mille visages
me brûle davantage

J'ai soif et l'eau perleuse
au creux de tous les livres
ne me délivre

J'ai soif et l'eau coureuse
qui rafraîchit les désirs
plus encor me déchire

J'ai soif et l'eau blesseuse
qui trancherait mon cri
n'est pas d'ici

VI

Celui que Vous aimez
Repose à l'ombre de vos yeux
Il n'a plus rien à dire et rien à demander
O bienheureux
Celui que Vous aimez
D'une telle tendresse et profondeur
Qu'il ne sent plus son cœur
Aller venir et s'arrêter
O mon jardin fermé
Cœur devenu si doux
Qui s'écoule de Vous en nous
Sans bruit comme le jour
A travers la fenêtre
Et qui sait tout d'amour
Avant que de connaître

ANNE PERRIER

Le problème des réfugiés et des populations excédentaires [1]

Comment le réduire à l'unité ? Quelle comparaison valable établir, afin d'en tirer quelques constatations précises, quelque enseignement, entre les transferts de population hitlériens destinés, dans la pensée des dirigeants nazis, à construire « un véritable mur de pur sang allemand » par une « politique de dépopulation consistant dans le transfert de nations entières »; les déplacements de population liés aux opérations de guerre et qui rassemblèrent à un certain moment jusqu'à 20 millions de personnes étrangères sur le territoire allemand; les transferts et les expulsions consécutifs à la défaite allemande et qui portèrent sur une dizaine de millions de personnes; les réfugiés qui bientôt après commençaient de fuir, par dizaine de milliers; les régimes de démocratie populaire et les réfugiés allemands de la zone orientale qui, à un rythme variable, continuent d'arriver à Berlin ? Et il faudrait encore mentionner bien d'autres problèmes de réfugiés concernant l'Italie, la Grèce, la Turquie et l'Espagne, sans oublier tous les rapatriements massifs d'Européens, colons hollandais, français ou italiens qui ont eu lieu depuis la guerre.

I

S'il n'était question que de l'Europe, je reprendrais, pour donner une structure à cet exposé, une image dont je me suis déjà servi : « L'évocation de ces grands mouvements de population qui ont bouleversé l'Europe peut seule nous permettre d'apercevoir ce qui nous paraît être au cœur même de ce problème, et par suite d'en trouver la solution : son aspect moral. Ce n'est donc point pour le seul plaisir de faire de l'histoire ou pour quelque délectation morose du passé qu'il convient de rappeler d'abord des faits, des chiffres, des dates. C'est parce que inscrits dans le temps, ces chiffres, ces faits prennent une signification précise, et qu'en montrant, par exemple, comment le monde appelé civilisé a recouru, après l'effondrement de l'Allemagne nazie, à des méthodes inaugurées par elle, ou comment (je parlais en 1948) il soumet aujourd'hui encore à la vie des camps des gens

[1] Conférence faite au Couvent des Dominicains d'Annemasse, le 21 février 1955.

qui doivent à Hitler de s'y trouver, ils font apparaître que le mal, ici comme ailleurs n'ayant engendré que le mal, le monde se trouve emporté par le mouvement incessant d'une sorte de cycle infernal. » [1]

Mais s'il doit être théoriquement possible de rattacher à ce même cycle du mal les problèmes de réfugiés extérieurs à l'Europe, quelle connaissance des faits, et surtout quelle profondeur de réflexion sur l'histoire ne faudrait-il pas pour découvrir les liens qui existent entre chacun de ces problèmes et le problème de l'Europe ? On voit bien, sans doute, une relation de cause à effet entre les événements de l'Europe et la création d'Israël — refuge des Juifs persécutés par l'Allemagne — et par suite entre les événements de l'Europe et le problème des réfugiés arabes de Palestine qui en sont la conséquence indirecte. Mais comment relier ces événements à ceux de la Chine, de l'Inde ? J'ajoute qu'avec les réfugiés d'Europe et ceux de Palestine s'arrêtent mes connaissances visuelles et l'on ne comprend jamais très bien ce que l'on n'a pas vu, ou du moins entrevu soi-même.

Ne devrais-je pas, dans ces conditions, parler simplement de ce que j'ai vu, en me servant le cas échéant du témoigange des autres, mais en laissant de côté les problèmes les plus lointains ?

Je vous conduirais d'abord, à un moment quelconque de l'histoire européenne récente, sur une des routes de l'exode, peu importe de quelle route il s'agit et de quel exode : ce sont toujours les mêmes routes, en quelque sens qu'on les suive, quand il faut fuir.

Ecoutez ceci, par exemple. Il s'agit d'un document sérieux, c'est un extrait d'une lettre pastorale d'un archevêque pour le Carême de 1946 : « Souvent — écrit-il — la misérable masse des gens désireux de rentrer en Allemagne déjà en route vers Berlin et décimée par le typhus, la faim, la diphtérie, refluait vers la frontière silésienne, dans un funeste espoir, ou trompée par de fausses nouvelles que la patrie s'ouvrait là ou au moins une petite porte. Là, après de longues journées de marche, souvent sous la pluie battante ils se voyaient refoulés au delà de la Neisse Lusacienne, pour errer finalement par milliers dans la Saxe occupée par les Russes, dans cette Saxe autrefois si opulente mais où maintenant, comme on sait, les villes les plus industrielles et les plus belles ne forment qu'un épouvantable monceau de ruines. Ceux qui venaient de Silésie disaient à ceux qui désiraient aller en Silésie, et ils illustraient leurs paroles de gestes significatifs : Retournez, il est inutile de continuer votre route, vous ne pourrez pas franchir la Neisse. Retournez d'où vous êtes venus... On ne savait que faire, le trouble atteignait au désespoir... Il était dit sur les affiches officielles : « Les réfugiés n'ont pas le droit de rester ici. Il faut qu'ils continuent sur le Brandebourg, le Mecklenbourg et la Poméranie... » Les groupes de réfugiés étaient là, eux qui avaient déjà été dans ces régions précisément et qui avaient appris qu'ils ne pouvaient pas y rester et qu'on

[1] Rapport fait à la Semaine des Intellectuels catholiques, 1948.

avait barré la route aux réfugiés qui désiraient s'y rendre. Gendarmerie et police contrôlaient les villages et expulsaient les réfugiés qui n'avaient pas l'autorisation de séjour. Allez ailleurs, circulez, tel était l'ordre. Aller ailleurs, continuer sa route de jour et de nuit, sous la pluie et la neige, malade et bien portant. Où trouver un abri pour l'amour de Dieu ? Où manger, où trouver une botte de paille pour un court sommeil nocturne ? Où trouver de la nourriture pour les enfants gémissant de faim et de froid ? Personne ne pouvait le dire. »

Ecoutez encore ceci : il s'agit d'un rapport qui date de 1950, établi par un Français après un séjour dans les camps allemands : « ... Ils sont partis vers l'ouest, sans savoir où, emportant le maximum, abandonnant peu à peu, le long de la route ce qui était trop lourd, trop encombrant, sans manger, abandonnant aussi le cadavre des enfants et des vieillards morts de froid et de faim. Une mère de famille nous raconte comment six de ses enfants sont morts ainsi ; une autre en a perdu quatre... le cinquième a été écrasé par un camion américain dont le chauffeur était ivre. Il n'est pas de bébé qui n'aît été épargné pendant cette fuite où les femmes étaient seules, les hommes valides étant presque tous prisonniers. Presque toutes les femmes de 12 à 80 ans ont été violées. On rencontre dans les camps des petits enfants aux traits asiatiques, fils de Russes. »

Après la route, après l'exode : l'exil, son décor.

Je vous emmènerais avec moi dans un de ces camps dont notre siècle aura eu le secret et qui constituent avec la maison de verre pour catégorie luxe, la grande trouvaille architecturale du monde moderne. Une trouvaille qu'on aurait cru éphémère, mais n'est-ce pas déjà depuis plus de vingt ans que les camps existent en Europe ? Il est des époques heureuses, ou tout au moins si riches du point de vue intérieur, si pleines de beauté et d'harmonie, qu'il semble que les cathédrales en soient sorties tout naturellement et qu'elles les représentent, des époques où l'on ne pouvait rien bâtir qui ne fut admirable.

Notre époque aura eu les camps. Je ne parle pas des camps de la mort, de la barbarie hitlérienne, ni des camps de travail forcé du monde soviétique, je parle des camps que, par opposition on peut appeler les camps de la vie, les camps non pas du travail mais du loisir forcé du monde occidental, du monde de la civilisation chrétienne, du monde de l'humanisme, du monde de la liberté.

Croyez-moi, cette ironie ou ce ton amer n'ont rien de politique. Cette évocation n'a pas pour but une vaine querelle. Ce triste décor de carton, car c'est bien entre des parois de carton qu'auront vécu par centaines de milliers hommes et femmes, enfants, adolescents et vieillards au cours des années qui ont suivi la guerre, ce triste décor de carton d'emballage, de toutes les promiscuités, était probablement inévitable. On avait fait pour le mieux. Là où l'on disposait d'une immense chambrée on avait divisé l'espace avec des cloisons de carton, de 2 mètres de hauteur peut-être, un couloir central certaines chambres, si l'on peut donner ce nom à de tels réduits, ouvrant

du côté fenêtres, les autres du côté murs, avec le seul éclairage indirect... On avait tiré le meilleur parti possible de l'espace, des moyens disponibles, et c'est bien là du reste ce qui rend tellement significative, tellement symbolique cette image du monde moderne.

Oui, cet entassement dans des cellules de carton, quel symbole auquel Kafka n'avait pas pensé : cette maison qui n'en est pas une, cet emprisonnement qui n'en est pas un, cette vie qui n'en est pas une, ces murs qui sont un décor, ces décors qui sont un mur ! Car si le prisonnier de guerre attend quelque chose, s'il vit avec l'espoir précis d'une libération, de quelle libération parler ici et quel retour serait possible ? Il ne s'agit pas de prisonniers, les réfugiés sont libres de circuler, d'entrer, de sortir, mais où aller et pourquoi, dès lors que quelque part le rideau de fer leur interdit la patrie ? C'est ici, dans son sens même, dans sa raison d'être qu'est atteinte la liberté — la liberté pour quoi faire ? — il n'en reste plus qu'une expression vide.

Vous penserez peut-être que j'exagère, que cela n'était pas si terrible que ça. Et bien, on était alors en 1946 ou 1947, c'est Mgr Picard de la Vacquerie, aumônier de l'armée d'occupation française en Allemagne qui disait, parlant d'un centre d'accueil en Rhénanie où cinquante familles se partageaient depuis des mois et des mois le même baraquement : « Il faudrait mettre à la porte du camp : Ici cesse la loi de Dieu. »

Vous me direz peut-être qu'il s'agissait d'une situation exceptionnelle. Eh bien voici un autre tableau : « Ces baraques en bois — écrit un jeune Français après un séjour dans un camp en Allemagne — ont été construites en 1940 pour la Kriegsmarine et prévues pour trois ans. Elles servent encore au bout de dix ans et certainement sont en très mauvais état : les cloisons de bois pourrissent, il y pleut et le vent souvent violent de la Baltique y pénètre facilement. Une fois un toit est tombé. Dans ces baraques des gens vivaient, il y a deux ans encore, à 400 et plus, dans la même pièce hommes et femmes, jeunes, adultes et vieillards, tous ensemble... Il n'était pas rare de voir six enfants, dont un garçon de 20 ans et une jeune fille de 16 à 18 ans dans le même lit. Cela a été une époque de vie terrible, littéralement animale, avec toutes les conséquences morales et psychologiques que l'on devine, notamment chez les jeunes et les enfants, sans compter les disputes incessantes, les coups de poings, les injures, les cris qui venaient charger une atmosphère déjà lourde de misère matérielle, d'incertitude et de nervosité [1]. »

Tout ceci, c'est l'Europe, en quelques images, évoquant quelques destins — multipliez-les par des millions pour en avoir une idée — et sachez qu'il serait facile de continuer cette sinistre anthologie...

Après l'Europe, le Proche-Orient.

Je vous conduis dans cette Terre Sainte où j'ai visité, en 1950, quelques

[1] Voir également dans la Revue Document 12. De 1950, Peuples sans Patrie, en particulier l'article : Chez les réfugiés de Flensbourg.

groupes de réfugiés arabes. S'il ne m'a pas été donné de me rendre dans la région de Gaza où l'entassement humain a atteint les proportions les plus fortes, j'ai pu voir les régions à proximité de la Mer Morte, dans la vallée du Jourdain, non loin de Jéricho. Il n'y avait pas un arbre, pas un arbuste, seulement des pierres, des pierres sans nombre. Sous des tentes, exposées l'été aux ardeurs du soleil, soumises l'hiver aux rigueurs du froid, à la neige, voici ces familles campées, cantonnées, réduites à cela — à vivre certes, mais à vivre pour rien, retranchées de l'existence des autres, de la participation, dans le désert, d'une attente sans espoir.

C'est une image de 1950, trois ans plus tard, quelqu'un peut écrire : « Depuis quatre ans déjà 800 000 Arabes attendent aux portes de la Jordanie, du Liban et de l'Irak que leur soit faite une place sur cette terre. Une masse pareille de réfugiés n'a pu trouver ni gîte ni nourriture. Le monde entier s'en émut. Les secours arrivèrent. Des milliers de tentes couvrirent le sol. Mais la famine ne put être conjurée. Les enfants moururent par centaines ; ils meurent encore aujourd'hui. Après quatre ans, les tentes sont devenues des guenilles qui s'effondrent sous la pluie, parfois sous la neige. »

Mais après tout, ce que j'ai vu, ce que je viens d'évoquer, n'est rien encore, tout au plus quelques images, quelques aspects d'un seul problème, de ce problème dont l'une des caractéristiques paraît être sa multiplicité, sa diversité, sa résistance, son caractère chronique, en ce sens qu'à considérer les choses dans le temps on voit bien que rien ne s'arrange, qu'une solution ne commence à intervenir quelque part qu'au moment même où un nouveau problème va s'ouvrir ailleurs. L'optimisme humain semble incorrigible, nous avons un tel désir de tranquillité que nous y croyons toujours, nous nous laissons toujours prendre, et cependant le mal en voie d'apaisement en Europe, ainsi qu'un feu mal éteint se ranime au Proche-Orient et soudain, franchissant des milliers de kilomètres, c'est en Extrême-Orient qu'il éclate : Corée, Chine, Indochine passent tour à tour au premier plan des préoccupations internationales, et ce même P. Rocheau dont on pouvait lire, voici quelques années, d'émouvants articles sur les DP's d'Europe, nous appelle au secours des réfugiés vietnamiens. Les mêmes images, près de dix ans plus tard, se présentent devant nos yeux : « L'entassement » — l'entassement toujours — oui, c'est là l'une des caractéristiques à retenir — « l'entassement des réfugiés dans les locaux provisoires est absolument inimaginable. Dans une maison mise à la disposition des Rédemptoristes canadiens par une chrétienne vietnamienne il y avait, au 7 septembre 1954, 580 réfugiés. Certaines écoles en hébergent jusqu'à 3000... Un groupe de 8000 réfugiés n'avait reçu ni argent ni nourriture depuis trois jours... Le problème le plus difficile à résoudre est celui du logement. Saïgon avait 600 000 habitants avant la guerre. La ville groupe maintenant deux millions d'habitants, car pendant ces dernières années beaucoup de villageois se sont repliés sur la capitale. Maintenant il faut trouver une place pour

héberger pendant quelques semaines ou quelques mois des centaines de milliers de réfugiés qui arrivent du nord [1] ». A ce jour, 650 000 ont été comptés.

Nous voici en Indochine, tandis qu'une voix se fait entendre, venue de l'Inde et qui dit : Incorrigibles Européens que vous êtes, vous ne songez toujours qu'à vos propres problèmes ou à ce qui, d'une façon ou de l'autre vous touche de près. C'est à Calcutta qu'il faut aller pour voir le plus formidable entassement de l'univers, le plus grand nombre de réfugiés et la plus totale misère. Si vous ne me croyez pas, dit cette voix, voyez ce qu'un Européen vous en dit : « Dans cette ville qui, avec ses faubourgs, recouvre une superficie égale à celle du grand Paris, un million cent mille réfugiés ont fait irruption, paysans pour la plupart. Calcutta est devenue la troisième ville du monde après New-York et Londres. Supposez qu'en quelques semaines 550 000 provinciaux s'installent à Paris et 450 000 dans la banlieue et vous devinerez ce qu'un pareil exode signifie de souffrances physiques et morales. Encore, si le Parisien acceptait la promiscuité de Calcutta où normalement on vit à dix dans une chambre, la chambre ne servant strictement qu'à allonger le corps pour l'indispensable sommeil, on pourrait réduire la ville de Paris à quatre arrondissements. Cela suffirait amplement. Malgré cet inimaginable entassement, c'est par centaines de milliers que l'on compte à Calcutta ceux qui dorment sur le pavé des trottoirs et aux abords des 2000 usines [2]. »

Si, comme vous le voyez, les problèmes de réfugiés sont si nombreux de par le monde, qu'il est à peu près impossible de faire plus qu'en évoquer quelques aspects que dire, dès lors, quand le sujet qui m'est proposé est encore plus vaste et quand il faudrait, dans le même exposé, traiter d'un autre aspect également innombrable du mal, celui des populations dites « excédentaires » ? Calcutta nous y achemine car l'Inde c'est à la fois un problème de réfugiés et un problème de populations trop pauvres que le pays, dans son développement actuel, ne peut pas faire vivre décemment. Mais comment joindre un problème à l'autre, comment traiter les deux en même temps sans se condamner, si l'on veut conserver un minimum d'unité dans le développement, à changer les conclusions, à abandonner tout ce qu'il y a de spécifique politiquement, historiquement, socialement parlant, dans chacun des deux problèmes, pour ne retenir que ce qu'ils ont en commun, c'est-à-dire essentiellement l'immensité de la misère. Qu'il y aît toujours en effet des pauvres parmi nous, n'est-ce pas ce que semblent nous suggérer d'abord tous ces tableaux qui s'étalent dans le temps et dans l'espace ? Ces pauvres, nous les avons vus en dehors de leur pays, comme réfugiés, il reste à les voir dans leur pays comme « hommes en trop ». L'Inde est un peu loin pour nous troubler. Venez avec moi dans le

[1] Rapport du P. Rocheau, Conférence de Breda, septembre 1954.
[2] « Missi », juin-juillet 1953.

sud de cette Italie si belle qui, pour les uns, évoque Rome, la Ville éternelle, et pour les autres Venise ou Capri. Voici Andria, dans les Pouilles : c'est une ville d'importance moyenne, d'aspect un peu oriental, avec ses maisons toutes blanches et ses rues étroites : toutes les caves en sont habitées, de vraies caves, des caves situées au-dessous du sol, sans autre aération que l'escalier d'accès, et quand je dis habitées, je ne veux pas dire qu'elles sont habitées exceptionnellement, elles le sont toutes et non pas par un individu, quelque misérable clochard, mais par des familles chargées d'enfants. L'Italie tout entière compte deux millions de chômeurs.

De la Grèce qui nous fait surtout penser au Parthénon, je vous dirai seulement que 2 400 000 personnes sur une population de moins de huit millions figurent dans le *Livre de l'Indigence* établi par le Ministère de la Prévoyance sociale, classées en trois catégories, la première étant celle des plus pauvres, c'est-à-dire de ceux qui ne disposent de rien ou de moins de 4 drachmes par jour, c'est-à-dire moins de 45 fr. 50 français : 1 800 000 personnes figurent dans cette catégorie.

Et si j'ai tenu à vous montrer ce qu'il en est en Europe, c'est seulement pour vous donner un terme de comparaison avec ce qui se passe ailleurs. Je prendrai comme dernier exemple le Japon qui, sur un territoire à peine plus grand que l'Italie doit faire vivre une population qui sera bientôt le double de la population italienne. Trois millions de rapatriés d'après-guerre, 6 à 700 000 jeunes arrivant annuellement sur le marché du travail, la nécessité d'importer chaque année pour quatre millions de tonnes de nourriture, un million d'avortements légaux officiellement reconnus chaque année, telles sont les quelques données qui vous permettront de vous faire une idée de la situation japonaise.

II

Il me semble que plus d'un d'entre vous est las d'une telle énumération et me dit : assez ! Et cependant, il me serait possible de poursuivre, de remplir tout cet exposé avec le simple énoncé des problèmes, des drames qui en découlent. Ne suffirait-il pas de découper les titres d'articles dans les journaux pendant quelques mois ou quelques années ? Je pensais à cela un jour en lisant une information d'après laquelle un réfugié qui s'était vu refuser le droit d'entrer en Angleterre après avoir été mis en demeure de quitter la Suisse, ouvrir la porte d'un avion à 3 ou 4000 m. d'altitude et se laissa tomber en France sur un endroit qui portait un nom que j'ai oublié, mais qui était quelque chose comme le Val de l'Espérance ou du Repos.

Que cette anecdote vous aide à comprendre qu'après avoir énuméré tant de problèmes, ayant essayé parfois de les évoquer, je n'ai rien dit encore. J'ai à peine dépassé le niveau de l'abstraction, je suis resté à la surface des chiffres, à l'apparence de la vie collective. La réalité est individuelle, elle est dans cette solitude secrète, inaccessible de chaque individu. On dit, mot facile, mot fourre-tout, « le problème » de ceci ou de cela.

Mais ce que ce mot indifférent recouvre de douleur, de détresse, ces millions et ces millions d'êtres humains qui souffrent en cet instant même, tandis que vous m'écoutez, essayez donc de l'imaginer : c'est plus qu'un problème ! Si même je laisse de côté les persécutions, les tortures, les camps de concentration, songez à tout ce que les « problèmes » dont je vous ai parlé supposent de peine, de peur, d'insécurité morale, matérielle. Il y a la faim, le froid, les conséquences et les aléas de la pauvreté, la précarité du statut, le désœuvrement, la perte de l'espoir, les foyers disjoints, la séparation des familles parfois aux quatre coins du monde, la maladie des êtres chers auxquels on ne peut pas donner les soins qu'il faudrait, le mal du pays, l'isolement sur un sol étranger, la rupture avec tous les souvenirs, tous les horizons familiers, cette solitude particulière qui vient de l'ignorance d'une langue, cette suspicion qui entoure l'étranger, l'impossibilité d'être logé autrement qu'en consacrant plus de la moitié du peu dont on dispose pour vivre tout un mois, au loyer d'une misérable chambre meublée, les papiers qu'il faut remplir — souvenez-vous de la scène du « Consul », la pièce de Mennotti : « Ah ! ces papiers, tous ces papiers ! » — les démarches qu'il faut faire, refaire, pour obtenir, pour conserver le droit — le droit de quoi ? — le droit qui va de soi pour chacun de nous, de continuer à exister, de continuer à pouvoir poser les pieds sur un sol qui n'est pas le sien, à respirer. Essayez de vous représenter un instant toute cette réalité, cette épaisseur, cette complexité insoluble et comme gluante de la misère dont il est si difficile de s'arracher, de cette énorme, de cette immense misère sous le poids de laquelle, pour avoir pris conscience de l'un de ses aspects, et un aspect relativement limité, l'Abbé Pierre a presque succombé.

Quel sujet de méditation pour la conscience moderne, quelle fresque pour le musée futur, ou du moins pour l'une des salles du musée futur de l'homme contemporain : cet homme qui, pour avoir vaincu la matière, se sent tellement supérieur à tous ceux qui l'ont précédé en des siècles d'ignorance et de superstition où l'on avait encore puérilement tendance à croire plutôt aux victoires de caractère moral, où l'on ne connaissait même pas l'hygiène, où l'on ignorait la distinction des armes classiques et modernes, où l'on en était encore à s'essayer à d'innocentes bombardes sans rêver qu'il dût être un jour possible de tuer mieux et plus rapidement qu'avec des boulets et des arquebuses, de tuer en un instant par centaines de milliers et même par millions. C'était vraiment l'âge noir, et pour les malheureux que nous avons vus entassés dans des conditions inhumaines, ce n'est certes pas une mince consolation que de vivre au siècle de la vitesse, car s'ils doivent parfois stationner des années dans des camps avant d'obtenir un visa d'entrée dans quelque pays, c'est ensuite grâce à l'avion et en quelques heures qu'il s'y rendent... Oui, quel sujet de réflexion offert à cet humanisme contemporain qui, théoriquement, peut tout, mais devant lequel il semble que la misère, malignement, s'amplifie en même temps que ses moyens d'action, comme si le progrès auquel il croit n'était pas seulement le progrès du bien, mais aussi celui du mal, de la misère,

comme s'il était vrai, contre toute vraisemblance scientifique, contre tout bon sens, toute logique, qu'il doive y avoir toujours des pauvres parmi nous, et comme s'il était raisonnable de penser, contre Rousseau, qu'il y a dans l'homme quelque chose d'inguérissable, une sorte de tare héréditaire pour dire le mot. Que de problèmes à résoudre, en effet, et quel chemin encore à parcourir, quelle montagne de souffrances et d'angoisse avant le paradis de ce monde terrestre enfin établi, où chacun disposera de tout ce dont au minimum il a besoin, en commençant par un frigidaire, citoyens heureux et satisfaits d'un monde comblé dans lequel il n'y aura désormais pas plus de guerre, de persécutions, de bourreaux, de réfugiés, de victimes, de chômeurs, d'affamés, d'esclaves, d'étrangers que, selon une anecdote que vous connaissez peut-être, il n'y aura d'accidents de tramway dans le monde soviétique parvenu à sa perfection. Oui, que de pauvreté, que de pauvres à faire disparaître avant qu'il n'y en ait plus parmi nous.

Comment dénoncer le mal sous tant de visages et d'apparences, à quel niveau se situer pour l'apercevoir tout entier, pour le saisir, dans sa multiplicité, dans son immonde prolifération à travers le temps et l'espace, avec toutes ses conséquences imprévisibles, avec ce passage de la misère physique de l'un à la misère morale de l'autre, avec ce processus extraordinaire qui, conduisant de la maladie au crime, fait naître frappés comme des coupables de purs innocents ?

Et certes ce n'est pas seulement à l'humaniste moderne que l'énormité du mal contemporain pose des questions. Si j'ai parlé de lui, c'est parce que le mal, avec la signification morale du mot ne cadre pas bien avec ses perspectives. L'humaniste moderne n'est-il pas l'homme qui tend à croire que l'hygiène peut remplacer la morale et que le paradis terrestre est une affaire de technique, voire de productivité, un problème posé aux ingénieurs de l'ère atomique qui finiront bien par en réaliser la mise au point ! Mais si le mal sous tant d'aspects lui pose un problème, quel problème ne nous pose-t-il pas à nous chrétiens ? Nous pouvons même dire que le mal c'est notre problème, ou du moins qu'il est notre ennemi, ou encore que nous sommes le sien, que nul contre lui n'est mieux armé que nous, que nul ne le connaît aussi bien. N'est-ce pas pour nous, à nos yeux, dans nos cœurs qu'il apparaît en effet dans toute son étendue, dans sa totalité, vu du côté du bourreau comme de la victime, sous l'aspect du mal que l'on fait, comme de celui que l'on subit, puisque nous devons prier pour nos ennemis et souffrir des deux côtés à la fois, en étant capables, si nous tenons vraiment au nom de chrétiens, de prolonger toute chose jusqu'à Dieu et de tout ramener à la Croix ? N'est-ce pas en nous que le mal a sa résonance la plus grande ? Pour l'humaniste athée non seulement le mal s'est laïcisé, sécularisé comme tout le reste, mais tout se résout de façon ou de l'autre dans le temps, tout s'anéantit ou du moins se perd en de vaines vibrations peut-être, celles-ci dussent-elles continuer à l'infini dans l'espace sans fin. Sans fin peut-être, mais sans raison certainement, sans trouver jamais de réponse, sans utilité, en dehors de toute conscience, de toute compensation.

Mais pour nous n'est-il pas vrai que le cri de l'innocent va réellement jusqu'au ciel où il nous accuse ? N'est-il pas vrai que rien ne prend fin dans le temps qui n'est jamais pour nous qu'un commencement, un point de départ; et l'un des éléments nécessaires à la solution du problème du mal, sous l'un ou l'autre de ses aspects, dès lors que c'est un chrétien qui le pose n'est-il pas cette éternité sans laquelle nous savons bien que rien ne saurait être résolu, que les souffrances ne seraient jamais consolées puisque l'éternité est la dimension de l'amour, et puisque c'est seulement l'amour qui peut « essuyer les larmes et renouveler toute chose » ? N'est-ce pas pour nous que le mal est le plus grave, car pour nous ce n'est pas seulement le mal visible qui compte, mais plus encore le mal invisible, intérieur, non seulement l'action mais l'intention elle-même ? Et surtout le mal n'est jamais seulement une offense à l'homme, une atteinte à ce que l'on appelle de façon un peu pompeuse, mais sans savoir sur quoi on la fonde : la dignité humaine. Le mal fait à l'homme, à la dignité de l'homme, et c'est ici ce qui commande notre attitude, c'est aussi, dans l'éclatante, dans l'aveuglante lumière divine qui met tout en valeur sans rien laisser dans l'ombre, une offense faite à Dieu. N'est-ce pas enfin pour nous que le mal, si démesuré, si irréparable, si monstrueux qu'il paraisse, non seulement revêt une signification, cesse d'être l'absurde pur et simple, perd cette espèce d'effroyable et ricanante gratuité, d'irrémédiable et définitive laideur qu'il a dans le monde contemporain, pour s'intégrer dans les desseins de la Providence, pour faire partie de l'économie du salut, de telle sorte que si le mal, tel que je l'ai succinctement évoqué, pose la question, l'éternelle question du mal sur laquelle vient buter le trop faible désir de croire de tant de gens, c'est nous, chrétiens, qui devons être capables de répondre, de donner une réponse qui puisse, le cas échéant, aller jusqu'au témoignage, car si nous nous taisons, qui répondra à notre place ?

Devant les aspects particuliers du mal que j'ai évoqués, il importe donc que nous ayons une réponse, une attitude, comme nous devons en avoir une devant la souffrance physique, la maladie, l'épreuve quelle qu'elle soit. Cela importe aujourd'hui comme hier, et peut-être un peu plus. Ne semble-t-il pas, en effet, que tout devienne de nos jours comme plus clair, plus décisif ? Cette tension qui règne dans le monde, nous savons bien que nous sommes l'un des pôles qui la produisent puisque, face à l'idéologie marxiste, il apparaît de plus en plus qu'une seule attitude est valable : la nôtre, et qu'il existe une opposition irréductible entre les deux. En éliminant toutes les demi-mesures, toutes les positions médiocres, le sens bourgeois de la vie, cette tension ne produit-elle pas une extraordinaire simplification dans laquelle les atermoiements, l'ambiguïté, l'hésitation, sont de plus en plus difficiles ? Oui, c'est comme si une lumière se faisait, de plus en plus intense, sur mille choses confuses encore, indistinctes et sur nous-mêmes comme pour un interrogatoire. Je dirais, si j'osais, que c'est comme l'instruction d'un procès, comme la préparation d'un jugement, du dernier peut-être. D'un jugement qui nous concernerait, qui concer-

nerait le monde tout entier, en même temps ; ce monde dont nous avons l'impression que, de plus en plus, il se rassemble en nous, qu'il s'intègre et cherche à s'intégrer de plus en plus dans notre conscience, au point que nous pouvons même nous demander s'il faut encore parler d'une prise de conscience, ou plutôt si l'expression « prendre conscience » ne signifie pas de plus en plus, non pas que nous prenons conscience, *mais que notre conscience est prise*. N'est-il pas vrai, en effet, que désormais les événements ne nous attendent plus sur place, ils viennent jusqu'à nous, que ce soit par le journal, cet amer pain quotidien de l'homme moderne, ou par la radio, ou, dernier raffinement, la télévision, qui nous permet d'assister sans nous déranger, dans l'atmosphère agréable de nos maisons, et même bien au chaud dans notre lit, au spectacle de tant de détresse lointaine ? N'est-il pas vrai aussi que c'est dans un autre sens encore que notre conscience est prise, qu'à force de baigner dans l'horreur elle finit par s'y habituer, par ne plus même réagir, devenue simple écran à son tour, aussi indifférent et incapable de réaction que celui sur lequel j'ai vu se succéder un spectacle des Folies Bergères le samedi soir, et la messe le dimanche matin.

Le mal, sous les aspects dont j'ai parlé ce soir, n'est pas nouveau, encore que peut-être ses dimensions soient nouvelles et de nature à surprendre ceux que leur époque avait élevés dans l'optimisme d'un progrès continu vers le « Meilleur des Mondes ». Mais, ce qui à coup sûr est nouveau, c'est l'intimité que ce mal prend dans notre vie, sa proximité désormais inévitable. L'élément nouveau ce n'est pas, après tout, tellement le fait que les pires horreurs aient éclaté avec la torture, l'esclavage, les persécutions raciales, politiques, religieuses, l'intolérance, à une époque qui se croyait tellement supérieure aux précédentes, tellement protégée contre toutes ces formes d'une barbarie périmée, après l'euphorie plus ou moins hypocrite de ce que l'on a appelé la « Belle époque » et l'illusion de la « der des der » (ce qui signifie, pour ceux qui sont trop jeunes, la guerre de 1914-1918), dans une époque non pas d'ordre mais de confort moral. L'élément nouveau c'est que, désormais, ce mal nous poursuit, nous assiège, que dis-je, il nous a déjà envahis. L'espace tout entier, comme notre conscience du reste, n'est-il pas plein de ces ondes invisibles qui répercutent, instantanément, en tous les points du monde, ce qui se passe ici ou là ? C'est vrai, les caves d'Andria, les camps de réfugiés d'Europe ou de Palestine, je les ai vus, c'est pourquoi ils font désormais, et à jamais, partie de moi, ils sont un élément de mon angoisse. Mais ne savons-nous pas tous à quel point le monde entier, avec toutes ses souffrances, cherche à s'introduire, à prendre place en nous, ah ! certes, non plus d'une façon purement poétique, non pas seulement à la manière de ce violon dont parle Rilke dans la première élégie à Duino, mais tragiquement, mais avec angoisse, mais comme on cherche un refuge, une raison d'être, une consolation — comme on cherche une issue, une justification, une espérance ! Le monde ne nous est-il pas de plus en plus présent, et non seulement le monde présent, mais le monde passé qui tend à se survivre grâce à l'enregistrement de

toute chose (comme pour un procès en effet) — ce monde où l'indiscrétion journalistique aura su et aura osé capter pour toujours, grâce à l'objectif, le cri d'un père ou d'une mère qui apprennent la mort d'un enfant, ou saisir au vol (j'ai vu aussi cette photo dans une exposition) le corps d'un homme qui tombe du haut d'un building américain et que le photobraphe a réussi — quel sang froid, quelle technique, mais aussi quelle indifférence à son prochain ! — à prendre à quelques mètres avant son arrivée au sol. Et cela aussi à jamais nous accuse.

Lorsque j'ai parlé, du reste, de détresse lointaine, d'événements lointains, que signifie encore cet adjectif ? Lointains, les événements qui se passent dans le monde le sont de moins en moins pour l'homme moderne. Grâce à l'accélération de la vitesse, nous avons en effet le sentiment d'une proximité de plus en plus grande, les vraies distances devenant plutôt morales. N'est-ce pas à côté de nous que défilent ces tristes théories de réfugiés du Vietnam, tous ces pauvres dont la plupart s'en vont parce que, catholiques, ils veulent continuer de l'être : n'avez-vous pas le sentiment qu'ils marchent, qu'ils souffrent, qu'ils pleurent au milieu de nous ? Quelques heures d'avion nous en séparent. Ils sont plus proches pour nous que jadis les événements de Marseille pour un Parisien, et ne sentez-vous pas que cette terre, autrefois immense, où l'on pouvait encore se perdre, se rétrécit de plus en plus jusqu'à ressembler à cette représentation que l'homme s'en est faite, ce planisphère sur nos murs, ou mieux encore ce petit globe terrestre que nous pouvons faire tourner dans nos mains — ce qui était autrefois le privilège, lourd de pouvoir et de responsabilité, des rois...

J'ai évoqué l'image d'un jugement qui serait peut-être le Jugement dernier, ou du moins une espèce de répétition. J'aimerais vous suggérer que cette intégration volontaire du monde dans nos consciences en fait partie, avec cette préfiguration, sur le plan matériel, et grâce à la technique de cette unité vers laquelle tout converge, dans laquelle tout se tient, chacun étant responsable pour tous et tous pour chacun ; cette unité dans laquelle la solidarité de l'amour est le seul remède à la solidarité du mal, de telle sorte que le mal sera finalement justifié par l'amour puisqu'il aura été l'occasion, puisqu'il aura créé la nécessité d'un plus grand amour, de cet amour sur lequel nous serons jugés et qui seul nous donne l'espoir d'être acquittés, par amour.

La réponse qu'on nous demande dans chaque cas est une réponse précise, pas du tout une réponse vague et générale. C'est une réponse personnelle, en quelque sorte vécue, qui tout à la fois nous exprime et nous engage, en pleine connaissance de cause. Il ne suffirait pas de dire, aujourd'hui ou au dernier jour, que la terre est en effet un lieu d'épreuve, une vallée de larmes, car on nous répondrait qu'on le sait bien, que c'était justement là le problème posé, on nous demanderait ce que nous avons fait pour qu'elle ne soit plus terre d'épreuves, ni vallée de larmes puisqu'aussi bien nous ne pouvons plus ignorer qu'elle l'est, puisqu'elle l'est à un point si terrible que nous ne saurions y rester indifférents, et puisque les cris,

les pleurs, les plaintes viennent jusqu'à nous — puisque toute la souffrance du monde vient gémir en nous. Il serait vain de répondre encore que nous n'y pouvions rien, qu'il y avait trop à faire, que la tâche dépassait nos forces, car on nous répondrait que ce n'était pas une raison pour ne rien faire — tout au contraire — et l'on nous demanderait pourquoi nous avons dormi pendant que les autres souffraient. Et si j'ai ri, tout à l'heure, de l'humanisme contemporain et de son optimisme, cela ne signifie certes pas que nous puissions laisser les choses comme elles sont. Plus que l'humaniste athée dont les raisons d'agir ne se fondent que sur l'homme, qui ne se fonde lui-même sur rien, nous sommes tenus d'agir : pour lui c'est une question de sensibilité peut-être, pour nous c'est de notre salut qu'il y va ! Et si nous pouvons, j'aurais même tendance à dire que si nous devons, pour nous-mêmes, accepter la terre comme lieu d'épreuve, comme vallée de larmes, n'avons-nous pas le devoir impérieux de refuser, ou du moins avons-nous le droit d'accepter qu'elle soit terre d'épreuve, vallée de larmes pour notre prochain ?

Le refuser, ne pas l'accepter, qu'est-ce à dire, qu'est-ce que cela, signifie devant l'immensité du mal qui est millions, devant cette misère qui nous tend des millions et des millions de mains ? Comment garder courage, quand tout se défait toujours, quand les choses ne s'arrangent d'un côté que pour se déranger de l'autre, quand l'humanité tout entière est comme un malade sur sa couche qui change continuellement de position sans parvenir à échapper à son mal ?

Je ne vous parlerai pas de ce que nous devons faire patiemment sur le plan de l'aide matérielle, avec assez d'humilité pour ne pas nous laisser décourager par l'énormité des tâches à accomplir et par l'insuffisance de nos moyens. Je voudrais seulement, en quelques mots, tenter d'esquisser ce que devrait être, face au problème dont j'ai parlé ce soir, l'attitude intérieure du chrétien.

Ce que le monde attend de nous en ce siècle de désarroi, de division, d'insécurité, de précarité de tout, c'est que nous soyons chrétiens au plein sens du mot, que sel de la terre nous ne perdions pas notre saveur, et que nous empêchions cet affadissement moral, cette désintégration morale, ce pourrissement de tout. C'est que, restés vivants et toujours jeunes de cœur, nous échappions à cet ensevelissement dans les habitudes, que nous soyons encore capable de voir, que nous prenions conscience, sans laisser prendre notre conscience. Que l'énormité des tâches nous stimule, que nous maintenions de toutes nos forces notre opposition au mal, que nous soyons remplis d'un amour irréductible, d'un espoir irréductible. Ce que le monde attend de nous, c'est que nous posions sur lui, sur ses souffrances, sur ses plaies, sur ses absurdités, sur ses injustices, sur ses laideurs, un regard plein de la vision, plein du désir, plein de l'espoir d'un monde meilleur, plein de cette vision dans laquelle toutes les distinctions s'effacent, de telle sorte qu'au moins en nous-mêmes il n'y ait plus, comme le dit saint Paul « ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni libre ». Ce que le monde attend de nous, c'est que nous

donnions un sens à tant de souffrances, à toute la souffrance qui reste lorsqu'on a fait tout ce que l'on pouvait pour y mettre fin. Le mal que j'ai décrit ce soir ne constitue pas seulement un échec pour l'humanisme contemporain : cette terre d'épreuve, cette vallée de larmes ne tracent-elles pas au-dessus d'elles, n'appellent-elles pas irrésistiblement comme une contrepartie indispensable, l'image de ce que le monde devrait être — tous les réfugiés, tous les sans-patrie, tous les déracinés, les déplacés, les transférés, les expulsés, les parias, les nouveaux intouchables de ce monde, n'appellent-ils pas la vision, le vœu d'une patrie idéale, d'une vraie patrie, d'une patrie vraiment chrétienne ?

D'une patrie que nous devons d'abord porter en nous, réaliser en nous, au prix d'une lutte contre nous-mêmes, d'une lutte incessante contre nos préjugés, notre égoïsme, nos habitudes, fussent-elles parfois parées du beau nom de traditions, sans oublier qu'un conservateur, c'est celui qui garde un musée, et qu'un musée c'est un monde qui ne vit plus. Si nous voulons que ce soit vrai demain, au dehors, et comme chrétiens nous ne pouvons pas ne pas le vouloir, c'est d'abord en nous qu'il ne doit plus y avoir que des frères et plus d'étrangers. C'est difficile sans doute puisque jusqu'à présent nous y sommes si peu parvenu, mais si difficile que ce soit, c'est aussi d'une telle immensité de souffrance que le monde a payé ce droit dans nos cœurs, c'est avec tant de larmes, de cris, de deuils : pouvons-nous le lui refuser ?

C'est en nous d'abord, dans notre cœur, que nous devons faire place à tous ces hommes, nos frères, qui sont venus chercher un asile dans notre pays, à ces hommes dont il arrive parfois, comme pour une démonstration qui aurait pour but de mesurer l'endurcissement des nations et des cœurs et de faire éclater ce scandale à la face du ciel, que l'un d'entre eux soit promené sur la mer, de l'un à l'autre continent, sans parvenir nulle part à mettre pied à terre pendant des mois, faute de visa ? Et leur faire place, cela signifie quoi ? D'abord adopter une conception, un système du monde qui ne les excluent pas, ne les rejettent pas par principe dans les ténèbres extérieures, simplement parce qu'ils ont commis la faute d'être nés ailleurs que chez nous. Un système, une conception du monde qui ne comportent pas un écriteau pour eux : « on n'entre pas ». Mais cela même ce n'est pas assez, il faut une conception, un système du monde qui leur donnent place, qui fassent plus que les tolérer, qui les accueillent et les aiment ; un système, une conception du monde qui tiennent compte de leur existence, non pas comme d'un ennui, comme d'une gêne, parce qu'ils sont là et qu'on ne peut pas faire autrement, mais positivement : une conception, un système du monde, disons mieux, cela signifie *élargir en nous la patrie jusqu'à leur y faire place.*

Si nous y parvenons rien n'aura encore été résolu peut-être et cependant le mal aura cessé d'être aussi vide, aussi vain ; il aura commencé, commencé seulement, mais commencé tout de même, de prendre un sens : la souffrance de tant d'humains qui ont perdu leur patrie, ou qui doivent la quitter

parce qu'elle ne peut pas les faire vivre, ou qui — comme aux Indes — y meurent de faim, nous aura appris combien une patrie est nécessaire à l'homme, quel privilège c'est d'en avoir une que l'on n'a pas à quitter ou même à fuir, ce qui nous conduira à mieux aimer notre patrie. Mais cette souffrance nous aura appris aussi combien, dans leur structure actuelle, dans leur esprit surtout les patries sont souvent trop étroites, trop insuffisantes, vraiment trop peu chrétiennes. Rien n'aura encore été résolu, il nous restera à transposer notre conception dans la pratique et selon notre sphère d'influence personnelle, à en tirer patiemment, courageusement, généreusement les conséquences. Mais du moins aurons-nous, en quelque sorte, cessé, en ce qui nous concerne et dans ce secteur de la souffrance humaine, d'être un obstacle à l'amour, du moins aurons-nous commencé de faire ce que nous pouvons pour que l'amour de Dieu demeure en nous, ce qui ne peut être, nous prévient l'apôtre saint Jean si « possédant les biens de ce monde » (et n'est-ce pas posséder les biens de ce monde que d'avoir une patrie en face de ceux qui n'en ont pas ?) « nous fermons nos entrailles à notre frère qui est dans le besoin ». Rien n'aura été résolu, mais du moins serons-nous capables, désormais, d'aborder le problème de la souffrance des autres sous les aspects dont j'ai parlé et par là même probablement sous bien d'autres aspects, avec un esprit, un cœur surtout, plus ouverts, capables de comprendre cette souffrance et de s'y associer, d'y mettre fin quand nous le pouvons, de consoler quand nous avons l'occasion de le faire, de souffrir avec ceux qui souffrent et d'aimer si nous ne pouvons rien faire d'autre. Ainsi nous aurons contribué, selon notre capacité et nos forces, à donner une valeur positive, rédemptrice à la souffrance et à transformer le plus de mal possible en le plus possible d'amour.

ROBERT ROCHEFORT

Conseiller diplomatique du Comité Intergouvernemental pour les Migrations Européennes.

Peut-on définir la secte moderne ?

Dans cette nouvelle après-guerre, l'activité conquérante des sectes, particulièrement de celles qui, d'une façon ou d'une autre, se réclament du nom chrétien, coïncidant avec l'évidente déchristianisation de tant de régions autrefois catholiques, a forcé l'attention des milieux religieux et suscité la parution presque simultanée de plusieurs études dont aucune d'ailleurs n'est exhaustive [1].

1. Bien sûr, le phénomène n'est pas nouveau. Dès l'origine du christianisme, saint Paul dut veiller jalousement à ce que l'on conserve

---

[1] Le journaliste Maurice COLINON qui avait publié plusieurs de ses enquêtes chez les voyantes, astrologues et autres occultistes dans *Témoignage chrétien* a réuni l'essentiel de sa documentation dans son ouvrage *Faux prophètes et sectes d'aujourd'hui* (coll. « Présences », Plon, 1953). En plus des principales sectes étudiées par les autres auteurs, il nous donne le résultat de ses investigations chez les exploiteurs de l'occultisme populaire et l'on retiendra entre autres l'intéressante filiation établie entre l'extension du mouvement spirite, dès sa fondation en Amérique en 1848, et la création de nouvelles religions « guérisseuses » : la *Christian Science*, aux Etats-Unis, l'*Antoinisme* en Belgique. Voir aussi à ce sujet : René GUÉNON, *L'Erreur spirite*, chapitre *Antoinisme*. Ce dernier auteur fait de suggestives révélations sur le rôle de certaines sociétés secrètes dans la création du spiritisme.

Le R. P. M.-Benoît LAVAUD, O. P., a été amené à son tour à s'intéresser aux sectes par suite d'une offensive particulièrement spectaculaire des *Amis de l'homme* à Toulouse, en 1951. Cela nous vaut une excellente étude *Sectes modernes et foi catholique* (Aubier, 1954) où l'on trouvera l'exposé et la réfutation les plus sérieux de la lignée *adventiste*, avec ses succédanés, des *Mormons* et du *Pentecôtisme*.

Le R. P. H.-Ch. CHÉRY, O. P., de son côté, a fait paraître un gros ouvrage, *L'offensive des sectes* (coll. « Rencontres », Ed. du Cerf, 1954) qui nous livre les résultats d'une enquête entreprise en France dès 1951 par la *Ligue catholique de l'Evangile*. C'est un immense fichier qui est ainsi mis à notre disposition. La réfutation doctrinale est plus sommaire car le R. P. Chéry se propose d'en faire l'objet d'un deuxième volume.

Il n'est pas sans intérêt de lire également *Sectes et rites* (Emile-Paul, 1954) de Pierre GEYRAUD. Sous ce pseudonyme se dissimule un prêtre qui a perdu la foi mais qui a conservé une sorte de curiosité pour les multiples formes, même les plus aberrantes, de la vie religieuse. Considéré comme « neutre », Pierre Geyraud a pu pénétrer dans des milieux restés inaccessibles à d'autres enquêteurs et ses exposés fort vivants nous apportent un complément d'information non négligeable.

Signalons aussi l'article de R. ROUQUETTE, *Le problème des sectes*, (Etudes, juin 1955) dont nous reparlons plus loin.

fidèlement le véritable Evangile : « Je vous en conjure frères, au nom du Seigneur Jésus-Christ, ayez tous même sentiment ; qu'il n'y ait pas parmi vous de divisions ; vivez en parfaite harmonie, n'ayant qu'un esprit, qu'*une pensée*. J'ai en effet, mes frères, appris par les gens de Chloé qu'il y a parmi vous des discordes. J'entends par là que vous dites tous : Moi je suis pour Paul. — Et moi pour Apollos. — Et moi pour Céphas. — Et moi pour le Christ. Le Christ est-il morcelé ? Serait-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Serait-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ? » (I Cor., I, 10-13).

Ces discordes qui créent les sectes et tendent à déchirer l'unité du corps du Christ, c'est-à-dire de l'Eglise, l'apôtre les range parmi les vices que produit la chair « tels que fornications, impureté, libertinages, idolâtrie, magie, haines, discordes, jalousies, emportements, disputes, discussions, sectes... et choses semblables » (Gal., V, 19-21). Il exhorte donc les chrétiens à conserver pure la foi au Christ telle qu'elle leur a été transmise selon la véritable tradition apostolique, sans aucun mélange de « sagesse » humaine ou de tradition étrangère à la Révélation : « Vivez donc dans le Christ Jésus le Seigneur tel qu'on vous l'a fait connaître : enracinés en lui, édifiant sur lui votre vie, vous appuyant sur la foi *telle qu'on vous l'a enseignée*, et prodiguant les actions de grâce. Prenez garde qu'il ne se trouve quelqu'un pour vous ramener en esclavage par le vain leurre de la « philosophie », à l'école d'une tradition toute humaine et selon les éléments de ce monde, ce qui ne serait plus selon le Christ » (Col., II, 6-8).

Les chefs de sectes se font durement juger : « Quant aux pécheurs et aux charlatans, ils feront toujours plus de progrès dans le mal, *à la fois trompeurs et trompés* » (II Tim., III, 13). De son côté, le chef des apôtres prononce contre eux, au nom du Seigneur, une condamnation qui vaudra juqu'à la fin des temps : « Il y a eu de faux prophètes dans le peuple (d'Israël) ; de même il y aura aussi parmi vous de faux docteurs qui introduiront des sectes pernicieuses et qui, reniant le Maître qui les a rachetés, attireront sur eux-mêmes une prompte perdition » (II Petr., II, 1).

Le sectateur est donc coupable d'altérer la pureté et l'intégrité de ce « bon dépôt » (II Tim., I, 13-14) que saint Paul recommandait à Timothée de conserver et de transmettre à son tour et en même temps de déchirer l'unité de sentiment, d'esprit, de pensée qui intègre en un seul corps tous ceux qui sont enracinés dans le Christ par la même

foi. Autrement dit, dans ce premier sens, la secte ne se distingue pas de l'hérésie qui nie ou modifie une vérité de foi divine et du schisme qui se sépare de la communauté des fidèles soumis au même magistère.

2. De nos jours, cependant, le mot secte, tout en se rattachant essentiellement aux concepts d'hérésie et de schisme, a pris un sens plus particulier, plus restrictif et en même temps plus péjoratif. De sa signification originelle (*secta* de *sector*, intensif de *sequor*, suivre assidûment) qui s'appliquait à toute école bien déterminée et pouvait aussi, dans cette large acception, convenir à la chrétienté primitive, le vocable moderne a retenu deux éléments :

a) la fidélité à une ligne inspirée par un initiateur ;

b) l'unité autour d'une doctrine et dans une conduite de vie apportée par cet initiateur.

Un troisième élément en lui-même encore non péjoratif s'ajoute aux deux premiers : c'est une attitude de non-conformisme, de rupture par rapport à un milieu, à une façon commune de sentir et de penser. Ces éléments ne nous permettent pas jusqu'à présent de distinguer la secte de l'hérésie.

Pour différencier l'idée de secte, au sens actuel, il nous faut introduire une notion relativement récente : celle d'Eglise dissidente.

Suivant ces nouveaux développements théologiques auxquels on voudra bien se référer et que nous ne faisons ici que rappeler brièvement [1] on désignera sous le nom d'Eglises dissidentes des communautés chrétiennes qui se sont séparées de Rome à la suite d'un schisme ou d'une hérésie mais dont la plupart des membres ne peuvent être considérés comme des hérétiques formels car s'ils ont hérité de l'*erreur* (doctrinale) qui fut à l'origine de la séparation, c'est dans un contexte historique donné, leur bonne foi n'est pas mise en cause et ils ne partagent pas la *faute* (morale) qui fait partie de la notion même d'hérésie au sens strict. Ces communautés vivent donc sur un patrimoine composite où l'erreur se mêle à la vérité chrétienne authentique dans des proportions diverses.

La secte, dans son deuxième sens, plus restrictif, apparaît,

---

[1] Cf. Charles JOURNET, *Un problème de terminologie : schisme, hérésie, dissidence* (Nova et Vetera, année 1948, N° 1), repris dans *L'Eglise du Verbe incarné*, t. II. Voir la table analytique à ces mots.

généralement, au sein d'une communauté dissidente comme une nouvelle petite hérésie se greffant sur le corps de la première qui effectue un second choix dans un patrimoine chrétien déjà amoindri. Que l'on songe par exemple à la lignée adventiste. Son fondateur et « prophète » William Miller (1782-1849) est issu de l'Eglise baptiste, devenue, après avoir été persécutée par les autres dénominations protestantes, une des plus nombreuses Eglises réformées d'Amérique. Il retient la foi commune aux Eglises baptistes et particulièrement le baptême des adultes par immersion que celles-ci ont gardé de leur origine anabaptiste. Il n'admet donc pas le pédobaptisme et insiste sur la nécessité de la conversion personnelle, de l'expérience intérieure. Mais son tempérament prophétique appuyé sur une incertaine érudition d'autodidacte le pousse à porter le feu de sa prédication sur la question de la fin du monde et du second avènement du Christ qu'il annonce pour une date toute prochaine. Par la suite, la théologie de la nouvelle secte se cristallisa de plus en plus autour de ce point particulier au détriment des autres. Lorsqu'en 1874 Ch. T. Russel se sépara des adventistes pour fonder la « Tour de Garde » et les « Etudiants de la Bible » (aujourd'hui : « Témoins de Jéhovah »), le patrimoine chrétien traditionnel fut réduit à presque rien. Il n'en reste encore qu'une interprétation fantaisiste de la Bible et des spéculations invraisemblables sur la date imminente d'un règne de mille ans du Christ sur la terre. A son tour, A. Freytag fit scission, créa la secte de l' « Armée de l'Eternel » et du « Petit Troupeau » (en France, une nouvelle branche dissidente s'appelle « Amis de l'Homme ») et fit tomber la doctrine de la résurrection et du millenium au degré le plus matérialiste et le plus grossier. Au terme de ces chutes successives, le patrimoine chrétien est évacué tout entier et si elle conserve encore quelque chose de son vocabulaire, la théorie sectaire devient de plus en plus excentrique.

3. C'est ce caractère d'excentricité (jusqu'au déséquilibre et à la débilité mentale), cet éloignement de ce qui fait la substance même de la révélation chrétienne, ce choix exclusif d'un ou deux points parfois très secondaires mais que l'on déclare capitaux et autour desquels on reconstruit plus ou moins arbitrairement le reste qui semblent constituer la note principale de la secte dans le second sens que nous essayons de définir. Nous observons ce glissement à la

périphérie dans toutes les sectes qui ont remis en valeur le millénarisme eschatologique. Mais il est une autre catégorie de sectes qui franchissent carrément les frontières du patrimoine chrétien et s'organisent autour d'une nouvelle révélation qui se surajoute à la révélation chrétienne au point de l'éclipser complètement. Ainsi les visions inscrites sur les prétendues tablettes d'or que Joseph Smith, prophète-fondateur de l'Eglise mormone (officiellement « Eglise de Jésus-Christ, des Saints du dernier jour ») prétendait déchiffrer, à l'abri d'un rideau, à l'aide des pierres *Urim* et *Thummim* en guise de lunettes magiques, et qui servent encore de charte fondamentale, spirituelle et temporelle, à près d'un million de disciples pour une bonne part concentrés dans leur Etat d'Utah (U. S. A.). Ainsi encore le « message » de M^me^ Mary Eddy-Baker, fondatrice de la *Christian Science*, secte guérisseuse par le moyen le plus simple, celui de la négation absolue de la maladie et du mal.

Un moyen de discrimination ne nous est-il pas suggéré par ces exemples ? Ne sommes-nous pas conduits à apprécier le caractère sectaire des communautés qui se réclament tout au moins du nom chrétien en raison de ce qu'elles conservent ou délaissent du patrimoine chrétien intégral et de l'accent préférentiel qu'elles mettent sur tel ou tel point plus ou moins excentrique de ce patrimoine ou même étranger à ce patrimoine ?

4. Si nous faisons abstraction du sens originel et antique du mot secte, nous distinguons donc, dans le contexte chrétien un sens *majeur* et un sens *mineur*.

Le sens *majeur*, synonyme d'hérésie, répond pleinement à ce qu'en disent les apôtres. Il n'est pas douteux que tous les grands déchirements qui ont divisé les chrétiens au cours des siècles ont eu une origine sectaire. Mais dans un certain nombre de cas, le virus séparatiste, le virus sectaire s'est émoussé avec le temps. Il reste virtuellement présent et peut s'éveiller à nouveau ; l'accent, cependant, s'est déplacé et a passé de la partie novatrice et destructrice de l'ancienne foi à la partie conservée du patrimoine chrétien. Si cette partie est importante, elle tendra, par sa vertu propre, à transformer l'Eglise hérétique en Eglise dissidente.

Le sens *mineur* correspond à un esprit séparatiste à la fois plus étroit et moins profond. Le patrimoine chrétien est tellement ame-

nuisé, faussé ou délaissé au profit d'une fantaisie individuelle présentée sous les dehors d'une nouvelle révélation qu'il n'est plus guère capable, avec le temps, de transformer la secte en Eglise dissidente. La dominante reste placée sur le principe novateur pseudo-chrétien ou antichrétien et le virus sectaire tend à conserver toute son âpreté. C'est pourquoi ces sectes, conscientes de leur originalité, se sentent et se veulent séparées de tout le reste de la chrétienté qu'elles jugent fondamentalement corrompue. Les *Témoins de Jéhovah* représentent un cas limite de la secte à l'état pur dont la doctrine de caractère primaire et agressif est propagée par des militants intransigeants et bornés animés par un vrai fanatisme.

Par contre, les *Mormons* sont un bon exemple de secte qui a beaucoup perdu de son mordant primitif. Les actuels descendants du « peuple élu » si hostiles, autrefois, aux « Gentils » se piquent maintenant de tolérance. Selon l'ouvrage de Gordon B. Hinckley [1], « Salt Lake City est une communauté d'églises sans disputes religieuses ; Mormons, Catholiques, Juifs, Baptistes et adhérents d'autres grandes professions adorent, jouent et travaillent côte à côte ». Toutefois, la prétendue « Eglise de Jésus-Christ des Saints du dernier jour » enseigne une doctrine grossièrement polythéiste et ne garde du christianisme qu'un vocabulaire totalement détourné de son sens, de sorte qu'elle n'a pas en elle la possibilité de s'élever au rang d'Eglise dissidente. Elle ne peut que conserver son caractère sectaire et continuer à vivre en camp retranché.

On le voit, qu'il s'agisse d'une secte en position de combat ou, au contraire, déjà installée dans des positions acquises depuis bien des années et en passe de s' « embourgeoiser », le caractère sectaire de l'une et de l'autre tient moins à leur virulence actuelle ou passée qu'à leur situation excentrique par rapport au patrimoine chrétien et, en conséquence, à leur incapacité d'engendrer une Eglise dissidente.

5. Il faut préciser ici qu'à l'excentricité doctrinale se joint la contrefaçon. La secte ne se contente pas de s'organiser à la périphérie de la doctrine chrétienne, elle réclame pour elle-même toutes les notes d'authenticité de la véritable Eglise du Christ. Elle s'arroge le

---

[1] *What of the Mormons ? A brief study of de Church of Jesus-Christ of the latter-day Saints*, cité par le R. P. M.-B. Lavaud, *op. cit.*, p. 77.

privilège de posséder seule toute la vérité et proclame volontiers qu'en dehors d'elle, il n'y a pas de salut. Elle est formée d'élus choisis par Dieu qui se comptent eux-mêmes parmi les 144 000 dont parle l'Apocalypse. Il y a en elle comme une sorte de caricature diabolique, d'imitation grimaçante et folle de l'unité, de la sainteté, de l'universalité de l'Eglise.

Certains protestants s'y sont trompés et ont mis la caricature et le modèle sur le même pied. Ainsi le pasteur genevois E. von Hoff n'hésite pas à écrire : « Aussi longtemps que la plus vaste des collectivités chrétiennes, l'Eglise catholique romaine, prétendra qu'il n'y a de salut qu'en elle, elle se rendra sectaire [1]. » Pour lui, en effet, « seules ne sont pas sectaires les Eglises qui répudient tout exclusivisme et renoncent délibérément à s'identifier pour leur compte à l'Eglise de Jésus-Christ. Elles ne sont pas des sectes, mais des parties intégrantes de l'Eglise, gagnant d'ailleurs beaucoup à s'allier et à se fédérer ». Il ajoute encore : « Les Eglises, dignes d'un nom qu'elles sont plusieurs à porter, sont donc celles qui, répudiant tout exclusivisme, renoncent délibérément à s'identifier, pour leur propre compte, avec l'Eglise de Jésus-Christ, mais s'appliquent à lui servir d'organes humbles et fidèles. En ce sens seulement elles pourront se dire parties intégrantes de l'Eglise universelle, et, par voie de conséquence, elles se sentiront appelées à rechercher toujours mieux leur coordination en de loyales unions, fédérations ou alliances. » Une semblable position qui relève de la théorie des « branches » encore à la base de l'œcuménisme protestant ne s'accorde guère avec cette unité d'esprit, de pensée, de sentiment dans le même corps du Christ qui ne peut être morcelé, comme le dit saint Paul, mais nous n'y insistons pas car les auteurs catholiques en ont déjà dégagé à plusieurs reprises les contradictions internes [2].

Pour nous, qui croyons que la Révélation divine intégrale a été apportée par le Christ dans une Eglise vivante non pour qu'elle se perde, comme une tradition humaine, mais avec une force divine

---

[1] E. von Hoff, *L'Eglise et les sectes*, 152 pp., Paris ,1951 (2e éd.).

[2] Voir R. Rouquette, *Le problème des sectes*, revue *Etudes*, juin 1955. Parlant du rapport des sectes avec le protestantisme, l'auteur souligne que M. von Hoff reproche aux sectes d'une part d'être exclusives, d'autre part d'être hérétiques, mais cela au nom d'une certaine orthodoxie doctrinale qui a l'inconvénient de le faire retomber lui-même dans cet exclusivisme où il veut voir l'essentiel du sectarisme.

qui lui conservera son intégrité jusqu'au dernier jour, nous voyons dans l'exclusivisme sectaire une fausse réplique de l'unité de foi et de vie voulue par le Christ pour son Eglise, d'autant plus fausse et sectaire que son exclusivisme se recentre autour d'éléments épars et excentriques de la Révélation authentique. Notre critère essentiel se réfère avant tout au contenu doctrinal amoindri et détourné de son sens autour duquel se referme l'exclusivisme. Ce sont des vérités chrétiennes affolées qui donnent à l'esprit sectaire toute sa puissance de séduction et son alacrité.

6. Chose paradoxale, certaines sectes, du moins stigmatisées comme telles dans des branches du christianisme séparées de Rome, au lieu de s'éloigner du patrimoine chrétien ont, au contraire, tenté de s'en rapprocher. Il est arrivé, en effet, qu'une Eglise dissidente, souvent majoritaire, liée à une structure étatique, s'est peu à peu endormie dans un confortable conformisme. Sa tiédeur, son formalisme, l'affaiblissement de sa foi ont provoqué la réaction d'hommes plus profonds qui ont dû se séparer d'elle pour satisfaire leur besoin de piété fervente. Telle est l'origine des mouvements dits de réveil ou *revivals*, selon le mot anglais, comme celui des *Quakers ;* de John Wesley, fondateur du *méthodisme ;* d'Irving, dont dérivent l'*Eglise apostolique*, dissidente du calvinisme, puis les *néo-apostoliques ;* du *darbysme ;* de l'*Armée du Salut ;* et des divers *Pentecôtistes*. A Genève, au sein même de la citadelle calviniste, une semblable réaction se produisit avec la fondation, en 1810, de la *Société des Amis* [1].

Ces mouvements à contre-courant retrouvent parfois des points de la foi chrétienne abandonnés ou mis en sommeil, mais, hélas, d'une manière aberrante, et le coefficient d'erreur invincible dû à l'héritage hérétique les laisse infirmes. Dans les meilleurs cas, ils deviennent à leur tour des dissidences, parfois plus proches du christianisme authentique que celles dont ils proviennent.

LUCIEN MÉROZ

---

[1] Cf. Georges GOYAU, *Une Ville-Eglise : Genève*, Paris, 1919, t. II, pp. 57 et suiv. On remarque que le nom même de la *Société des Amis* est repris des *Quakers*.

L'AURORE ET PSYCHÉ

Allégorie

AVERTISSEMENT

Lecteur, ne fais pas fausse route.
L'allégorie est chose où ne pas achopper.
L'amour ici n'est point *Eros* mais *Agapè*.
Et l'obscur ? Ni vague, ni doute.

PRÉLUDE

Qui chante à demi-voix, auprès de moi, pour moi,
Intime au cœur, autant qu'à l'oreille l'émoi
De ce chant dont à peine éveillé je m'enchante?
Éventant maint secret longtemps gardé, qui chante?
Sinon la voix que flatte un silence lassé
— Elle, prompte à renaître et à me dénoncer —
O voix d'une âme, à qui son propre aveu révèle
Un nocturne jardin où se plaint Philomèle!

Longtemps me point ce chant suave, aigu, puissant,
Grâce auquel un destin s'éclaire en se disant!
L'oiseau frémit, tandis que l'arbre baigne encore
Dans l'immobile et sombre attente de l'aurore...
Complice, ainsi j'écoute et mon cœur assoupi
Se prête au double-jeu d'un étrange récit
Où le futur, en qui je veux qu'un passé meure,
Luit un instant dans le douteux présent de l'heure.

I. CONFRONTATION

Psyché ! Pourquoi ton nom fabuleux et charmant,
L'aurai-je murmuré soudain, dès le moment
Que l'aube ce matin vient à peine de naître ?
Glisse entre les rideaux disjoints de la fenêtre,
Furtive et clandestine et pareille à ton Dieu,
Timide, s'il est vrai que dans ce rayon bleu
Tu sois cette blancheur hésitante qui tremble...
Fiction, tu pressens en mon être, ce semble,
Un secret immortel ! Profite de l'éveil,
Songe encore à demi complaisant au sommeil,
Qui m'affleure au mystère et me plonge en moi-même.
Psyché, mon âme, ô toi que j'épie et que j'aime,
Dis-moi, cette promesse incertaine du jour,
Prolongeant ton loisir, n'évince pas l'Amour ?
Qu'est-il ?
Et qui es-tu ?
Fantôme, si vous n'êtes
Que cette invention durable des poètes,
Impalpable Psyché, moins qu'un souffle du ciel,
Ah ! pourquoi me blesser alors d'un trait réel ?

Mais croirai-je à ce mythe, et quel obscur symbole
Viendrait en cet instant déceler sa parole ?

Inconnue à qui je prête le plus doux nom,
Révèle-toi toi-même, amie, et ne dis non !
Si le désir est vrai que suscite un mirage,
Esprit, découvre enfin ce que cache une image.

Sous plus de voiles que, léger,
N'en perdra le matin levé,
Dans l'aube, que disait Psyché ?

Mais peut-être est-ce moi qui parle et non pas elle ?

Énigme ! O silence et ruses de l'immortelle...

Plutôt je crois que nous nous taisons tous les deux,
Et ses aveux
Sont ceux qu'elle permet parfois que je devine.

Psyché, à mon regard voici que s'illumine
Ce qu'on dit que tu fus et, de vrai, qui je suis :
Âme, éprise d'Amour, livrée aux feux des nuits !

O Psyché, tu voulus surprendre
Le visage de ton Amour :
C'est de toi que je veux apprendre
Mon secret, dans le demi-jour...

Ne fuis pas ! si l'aurore allumait quelque flamme.

Psyché comme un écho répond : « JE SUIS TON ÂME. »

III. DÉCOUVERTE DU MONDE ET DE SOI-MÊME

NE SAIS-TU QUI JE SUIS, ET QUELS FAITS RECHERCHER ?
UN MONARQUE AVAIT TROIS FILLES, TOUTES TRÈS BELLES,
MAIS LA PLUS BELLE, LA TROISIÈME, ÉTAIT PSYCHÉ...

Ah ! je vous reconnais, qui ne fûtes rebelles,
Vous, les filles de notre humaine royauté :
Beauté du monde, et du regard, beauté de l'âme,
Objets d'un seul plaisir de mon cœur enchanté !
Car pour vous j'ai brûlé d'une précoce flamme,
Avant qu'un Autre en moi se fît un feu vivant.
Mais, Psyché, si ta vie est maintenant ma vie,
N'est-ce toi qu'en tes sœurs j'aimais secrètement ?

L'étonnante aventure, un matin poursuivie !
J'ouvrais les yeux : je vis le monde et sa splendeur,
Mais d'abord ébloui devant ce feu visible
Si vite ai-je vu Dieu, au sein de cette ardeur,
Dans le miroir de sa création sensible,
Je ne touchai que son reflet !
Par cent chemins
Et n'épuisant sitôt l'ivresse du mirage,
J'allais, m'émerveillant de l'œuvre de vos mains,
Seigneur, qui avez fait si belle toute image.
O terre jointe au ciel à tous les horizons
En ce temps passager, comme le corps à l'âme,

Vieux Paradis, sous la parure des saisons,
Que vous êtes présent au cœur qui vous réclame !
Tout suscitait la joie en nous, autour de nous,
Car je ne séparais la beauté de ce songe
Qui lui fait un écho plus durable et plus doux
En notre esprit qui la recrée et le prolonge.
Intelligence, arme et trésor du conquérant,
Toi qui ne perdras rien du jour qui vient de naître,
Je ne me lassais pas de suivre à tout instant
Sous ton regard l'épanouissement de l'être !
Sagesse du poète, instinct sûr et profond
Qui reconnais l'idée au toucher de l'image,
Tu nous fis découvrir en ce matin fécond
Le dernier mot de ce multiple témoignage.
Qui dira ce que fut cette prévision,
Ce pénétrant regard, cette saveur unique,
Et tout ce qui s'offrait à notre passion,
Et ce cœur très avide et son vœu magnifique ?
O désirs ingénus du printemps primitif !
Et comme avait fait l'homme aux enfances de l'âge,
La lumière, d'un choc ! ainsi fis-je, naïf,
Le feu même avec les pierres du paysage.
« Voix, pensais-je, qui sais comme une eau refléter,
Aux méandres secrets où l'âme s'aventure,
Cet azur qui présage un éternel été,
La rive et le nuage et ma frêle voilure,
Qui sait si me penchant sur ton abîme bleu,
Narcisse épris du ciel, je ne verrai peut-être
Comme un éclair passer le visage de Dieu,
Si lui-même me dit que je le dois connaître ? »
Ainsi le célébrant j'exauce mon désir.
Le séduisant dessein et l'audace innocente !
Car je n'attendais pas du chant que son plaisir,
Mais bien qu'il éclairât, lucide, mon attente.
Musique, maintenant, déclenche tes accords,
Que ton flot nous soulève au-dessus de la terre !
Que si ce flot déferle aux plus extrêmes bords,
Que son reflux me laisse aux plages du mystère.

IV. CONSEIL

Marin, ne t'endors pas au murmure des eaux.

Souvent la mer nous fait oublier le rivage,
Et la vie aux vivants le terme du voyage.

O poète ! la grâce est au-delà des mots.

Ne saisis cette neige,
Ne te prends à leur piège.

Mon frère, c'est pour toi que je le dis ici :
Pour toi qui navigues aussi.
C'est l'indicible que tu aimes.

Aussi bien l'œuvre élue et que toi-même attends
Peut mûrir ici-bas, mais n'est pas pour le temps.

Et le plus beau de tes poèmes,
Celui que le Seigneur parfait,
Il est seul à le lire en un livre secret.

V. STANCES

Musique ! O vent soudain qui se lève en silence,
Où se cache le dieu Zéphyr...
O souffle qui passez sur l'humaine dolence,
Détournez-vous de me saisir.

Je ne vous ouvre plus les portes de mon être,
Un Autre que vous règne ici ;
Je vous ai trop aimé pour ne pas vous connaître
Et vous n'êtes qu'un alibi.

Vous fûtes ce printemps qui se glisse en la chambre
Avant qu'y pénètre le Roi ;
Mais printemps plus cruel qu'un décevant décembre
S'il ne m'annonce rien que moi.

o

De quels jardins fermés aviez-vous bu les roses
Tandis que vous veniez à nous,
Haleine qui portez le secret de ces choses
Qui ne sont possibles qu'en vous ?

Mais nous n'imaginons l'invisible aventure
De votre course dans les airs
Que par le songe même et la tendre imposture
Que nous proposent vos concerts.

En vous notre désir refleurit mais demeure,
Complice d'une illusion !
Etrange chrysalide où naît pour qu'elle meure
Un éphémère papillon.

o

Beau démon déguisé en ange de silence,
J'échappe au piège de ton chant
Si tu ne me distrais de l'ardente exigence
Que ta voix en nous va touchant.

Car si ta feinte est bien ce magique mirage
Que l'on ne poursuivrait qu'en vain,
Plus dupes serons-nous si la fuyante image
Nous fait douter d'un vrai chemin.

Dès lors je n'accueillis, Musique, tant de charmes
Que dans l'obscur pressentiment
Qu'une rosée en l'âme humide de tes larmes
N'est pas d'une aurore qui ment.

o

Qu'un silence à présent suive la symphonie
Et finisse ainsi tout concert !
Le printemps d'un jardin n'est pas ce fruit de vie
Que je cueillis dans le désert.

Plus d'oiseaux ni de fleurs, de fontaines ni d'herbe
Aux lieux où ta flûte chantait,
Mais le Père profère en silence son Verbe
Dans l'âme aimante qui se tait.

Rayonne, été, saison qui tiens toute promesse
Et donnes plus qu'on n'espérait :
Que j'eus raison de croire à la pure allégresse
Que mon ignorance attendait !

o

La marée en son temps a recouvert le sable
Qu'elle rend bientôt au soleil ;
Que vous dire aujourd'hui si me berce la fable ?
Je lui préfère mon réveil.

Car sur la plage d'or a bondi ma jeunesse
Dès que se retirait la mer ;
Le doux flot déferlant eût baigné ma paresse,
Ma lèvre sait qu'il est amer.

L'Amour vivant en nous tient l'âme et la féconde.
O source adorable du feu !
Vous m'avez délivré des filets de cette onde
Qui n'est ferme qu'aux pieds de Dieu.

VI. BRISE DU MILIEU DU JOUR

Psyché, ce vent léger qui fit trembler ta robe
S'éloigna comme il vint, plus grave te laissant,
Mais le souffle inconnu qui soudain te dérobe,
Ne crains pas de le dire un Esprit tout-puissant !

Son silence à présent te possède et t'entraîne,
Dont tu ne savais pas l'empire sur ton cœur.
Toute musique auprès de lui te serait vaine,
Trop faible allusion d'un trop vivant bonheur.

Mais souris, car tu vas retrouver la Musique :
Il te mène au royaume ouvert aux seuls élus
— O fraîche voix d'un ange en le chœur séraphique ! —
Ce silence où Psyché en toi ne s'entend plus.

Lentement s'éclaircit l'énigme du mirage,
Cependant que ton cœur touche l'essentiel.
Déjà ton bras se tend vers le divin Visage
Dont un premier rayon fit naître en toi le ciel.

VII. INSCRIPTION

L'urne vide où n'est plus le vin lourd de la terre,
Dieu la remplit d'un vin du ciel, en grand mystère.

VIII. CE VENT DONT ON NE SAIT NI D'OÙ IL VIENT NI OÙ IL VA ET QUE POURTANT ON RECONNAÎT

C'est alors, dit Psyché, plus douce qu'un soupir,
Qu'une brise subtile, un jour, me vint ravir.

Mais d'elle je ne puis rien dire.

Elle n'était plus ce zéphyre
Chargé des parfums d'ici-bas.

Davantage elle n'était pas
Musique à l'oreille attentive
De l'imprévu,
De l'attendu,
Qui pour sa complaisance vive
La comble et l'étonne à la fois.

Ici je n'entends ni ne vois,
Ne touche, ne sens ni ne goûte.

Mais je n'ai pas le moindre doute.

Seul me croira,
Qui le saura.

Car dès l'instant qu'elle est venue,
La connaissant à son effet,
Cette brise, je l'ai perçue.
J'ai su sitôt qui elle était.

Elle est ce sillage qu'en l'âme
L'amour passant laisse après lui.

Invisible comme la nuit,
Il l'éclaire, telle une flamme.

Comment pourrais-je ici douter ?
L'amour me prend et me soulève !

Fini le long printemps du rêve,
Voici le très réel été.

« Préfère à toute ombre la proie »,
M'a dit l'amour.

Oh ! c'est le jour :
Voici l'inexprimable joie.

Il est grand temps de la saisir.

Adieu, musique du désir,
Où le cœur sombre !

L'art est une ombre...

Je sais son prix,
Mais j'ai compris.

Voici l'inépuisable joie.
Voici l'inoubliable jour.
Voici l'amour !

Je suis sa proie.

IX. L'ENLÈVEMENT DE PSYCHÉ

C'est alors, disais-tu, plus douce qu'un soupir,
Qu'une brise subtile, un jour, te vint ravir ?

X. PSYCHÉ CAPTIVE DE L'AMOUR

QUI M'ENLÈVE, ET DÈS LORS OÙ ME VOICI CONDUITE ?
O RAPT ! ET VOUS, DÉLICE AUGUSTE D'UN TEL JOUR...
À PEINE JE M'ÉTONNE ET VOUS M'AVEZ SÉDUITE,
GRAND VENT QUI ME PORTEZ AU PALAIS DE L'AMOUR.
VOUS QUE JE DÉSIRAIS DÉJÀ SANS VOUS CONNAÎTRE,
VOUS ME CONNAISSIEZ TOUTE ET VOUS ME DÉSIRIEZ ;
VOUS ÊTES LE PLUS FORT : JE CONSENS QUE MON ÊTRE,
FLEURISSANT MON VAINQUEUR, AJOUTE À SES LAURIERS !
JE NE VOUS VOIS, SEIGNEUR, ET SUIS VOTRE CAPTIVE.
VOUS QUI ME REGARDIEZ, EN UN INSTANT VOICI...

o

Psyché, je sais ce jour. Veux-tu que je poursuive ?
Je connais ton Seigneur et cette ivresse aussi.
Mais gardons le secret que Dieu lui-même observe.
Psyché, ceux-là qui sont restés avec tes sœurs
Comprendront-ils jamais que notre âme soit serve
Et libre cependant, loin de leurs faux bonheurs ?
Moi, du moins, je te crois. J'ai vécu ton histoire.

o

Douceur du bain qui t'attendait ! Te souviens-tu ?
Jointe au corps, on dirait que notre âme y vient boire.
Frissonnante sous l'onde exquise et sa vertu,
Te voici neuve et pure et forte et tendre et souple.

Mais quel festin t'appelle, au sortir de ce bain ?
Si toi seule es visible en ce bienheureux couple,
L'Époux n'est pas absent ! L'azyme et puis le vin
Consacreront tantôt vos chastes fiançailles.
Printemps insoupçonné qui commenciez alors !
Qui s'étonne à présent, Psyché, que tu défailles
Sous le baiser du Dieu que tu cherchais dehors ?
Vois son pouvoir : déjà tu bondis, tu l'appelles,
A travers les jardins, les salles du palais,
Tu ne l'atteins... Et quand des alarmes cruelles
T'ont mise en pleurs, enfant ! quand lasse désormais
D'une course inutile et des vains sortilèges
Qu'élude un Dieu subtil que tu n'étreins jamais,
Tu consens à le dire insensible à tes pièges,
— Dédain mortel, et vous, plus douloureux attraits ! —
Cet Amour de ta grâce épris, qui lui ressemble,
D'une secrète main presse déjà ton cœur !
O cœur dans cette main comme un oiseau qui tremble...
Respire, ma Psyché, le souffle du vainqueur.
A l'instant oubliant trop vite tes défaites,
Tu vois le geste prompt qui soudain va lier
Pour assurer la paix de tes amours parfaites
Un Dieu trop défiant devenu familier.
Tu fais la morte et sais déguiser ton envie...
Soudain !
Mais ta course a déjà recommencé !

Jeux divins et qui font désormais votre vie,
O combats ingénus d'Amour et de Psyché !
« ANGOISSES DU DÉSIR, QU'UN FAUX REPOS DOIT SUIVRE...
AIMER, DEMANDAIS-TU : EST-CE MOURIR OU VIVRE ? »
Psyché, mais si ton trouble a duré tout le jour,
N'est-il vrai ? mainte nuit qui descend te console.
L'ombre est le lieu où vient te visiter l'Amour.

o

Plus que jamais caché, Celui dont la parole
T'emplissait de clarté, en silence, est venu.

Plus belle qu'un midi, ô douce nuit mystique !
Car ce n'est pas un songe, ah ! Psyché, qui t'émut
Et tu n'as pas rêvé l'union déifique
Où sans le voir encore et sans te perdre en lui,
Ce qui fera le prix d'un jour interminable,
Tu te livres déjà dans l'obscur de la nuit
Au Dieu qui te convoite et te fit désirable.
O vertige où triomphe en succombant Psyché !
Trépas, pourquoi ne pas achever la victoire ?
Par vous l'Amour divin dont ce cœur est touché
Le garderait à Lui, sous le dais de la gloire
Vers laquelle ici-bas sa grâce nous portait.
O douloureux transports d'une pauvre immortelle
Soupirant sans relâche après le pur été
Où le désir comblé fait la joie éternelle !
Psyché, fidèle amante et d'un Amour parfait,
Mais dis-le moi pourtant que déjà sur la terre,
Dès que pour toi s'ouvrit ce Paradis secret,
L'avant-goût te nourrit du céleste mystère,
Azur indispensable à l'oiseau que tu es.
Mesure donc le prix de la munificence
Et, princesse déjà, règne dans ton palais.

o

Beau domaine où se tient l'invisible présence !
Sources, jardins, bosquets, terrasses sur la mer,
Degrés mystérieux et singuliers portiques,
Doux rosiers inconnus et cyprès très amer...
Oublierai-je les fruits de ses vergers mystiques,
Leurs treilles où mûrit le délectable vin,
Leurs fleurs dont le parfum guide vers les allées ?
Architecture née en un songe divin,
O toits où poseront nos âmes envolées !
La colombe planait au soleil de midi
Quand la barque au lointain délaisse tout rivage.
Heureuse intimité, au bord de l'infini :
Esprit vivant, parmi l'immense paysage !

Et toi, plus belle enfin que toute vision,
Lumière ! surpassant l'image et la pensée...

o

Luis ! vive flamme où se dérobe l'union
Maintes fois pressentie et soudain dispensée.

o

O clarté de ce Dieu que Psyché ne voit pas,
Foyer secret de tant de nuits durant qu'elle aime
L'Amour pour un instant retenu dans ses bras,
O feu qui n'éclairez rien d'autre que vous-même !
Mais dans cette ténèbre un bref éclair a lui :
« Ton cœur jouit, si ton esprit ne voit encore !
Ce jour, pour l'âme obscur, est lumineuse nuit.
Aveugle, elle étreint mieux son Amour qu'elle adore. »

o

O nuits ! que j'appelais chaque jour, jusqu'au soir.

o

Mais je me garderai de ta vaine imprudence,
Curieuse Psyché, qui dans l'ombre veux voir
Un beau regard caché, quand la seule évidence
De tout autre désir dispense et nous tient lieu
D'un Amour agissant comblant notre allégresse !
Le jour futur qui doit dévisager mon Dieu,
J'attendrai dans la nuit propice qu'il paraisse.

o

Ah ! ne crains pas de vivre un temps si précieux :
Chaque heure qui s'enfuit soulève un de ses voiles.
Vois, Psyché : cette nuit chancelle dans les cieux.
Déjà l'aube une à une a cueilli les étoiles.
Le jour est proche, vois ! mais que vaut-il, ce jour ?
Non pas celui qu'épanche la céleste aurore
Qui ne sépare plus Psyché de son Amour !

Ce matin qui viendra est une absence encore
Pour mon désir avide et qui te fait ma sœur.
Et toi, spectre charmant, sur les roses précoces
Du jour tu vas me fuir ! Mais je garde en mon cœur
Mon âpre faim du ciel, comme un gage de noces.

o

Crois-moi, tout bonheur vient qu'on a su désirer.
Psyché, voici l'aurore ! Un seul instant, demeure.
Mon âme, entends-tu pas cet angélus tinter,
Trois fois trois coups frappés sur le cristal de l'heure ?
Ses gouttes de rosée ouvrent la fleur du jour.
Dis-moi, tu connais bien Marie ? Aurore étrange !
En son sein s'est formé le vrai Cœur de l'Amour,
Parce qu'elle a reçu la parole d'un Ange.
Ce fut par un matin pareil à celui-ci.

o

Psyché, n'est-ce la mère et d'un dieu désirable
Qui voyant ta beauté l'envia pour son fils
Et permit cette flèche en ton cœur vulnérable ?

o

Tombe, ô voile du Temps, de la porte du Ciel !
Psyché, voici le jour ! Que ne vient-il lui-même,
L'ange annonciateur du message éternel
Qui nous saura mener à cet Amour que j'aime ?

o

Mais déjà ma Psyché se dissipe et se perd...
Mon rêve cède à ce matin plus vain qu'un songe.
O Paradis cruel que n'a pas entr'ouvert
Ce jour nouveau qui luit, trouble comme un mensonge !
Mon âme, ne fuis pas !
Hélas, que m'as-tu dit,
Quand soudain ce faux-jour notre espoir interdit ?

o

« Espère, a-t-elle dit, je reviendrai plus belle.
Chaque aurore me vaut une grâce nouvelle.
Je feins de t'oublier, comme feignait l'amour :
Il ne cesse pourtant d'accroître en toi ce jour
En maint cœur chaque soir plus digne de sa gloire.
Lève-toi ! à quoi bon réveiller mon histoire ?
Travaille à conquérir au long de ton chemin
Le céleste bonheur qui s'ouvrira demain.
O symbole ineffable et qui clôt l'aventure !
Vois au terme prévu de l'étrange peinture
Par quoi voulut te plaire un mythe fugitif,
Vois ce réveil soudain qui te laisse plus vif
Qu'avant la mort fictive où l'on trouve la vie :
Ah ! vois, enfin tu tiens le dieu de ton envie,
— L'une lui tend les bras et l'autre s'est penché —
L'ange et l'âme, pareils à l'amour et psyché. »

Jean-Pierre ALTERMANN

Sermon sur l'Evangile de la Samaritaine[1]

Venit Jesus in civitatem Samariae...
Jean, IV, 5.

1. La diversité des complexions, mes bien-aimés en le Christ Jésus, engendre la diversité des goûts, et celle-ci la diversité des joies. Les joies des hommes sont dès lors multiples : les spirituelles passent les corporelles ; les plus hautes joies spirituelles se rencontrent dans la contemplation de la vérité, et par-dessus tout de la Vérité première. Voilà la contemplation la plus parfaite, qu'on regarde à l'objet, à la puissance et à l'union.

La contemplation de la Vérité première est de deux sortes : l'une s'atteint par voie naturelle, c'est la contemplation des philosophes ; l'autre, par voie surnaturelle, c'est la contemplation des saints et de ceux qui sont dans la grâce. La seconde est meilleure que la première, car elle jaillit d'une source plus haute. A ceux qui sont dans la grâce de Dieu, comme le furent par exemple les apôtres, sont réservées des joies merveilleuses, telles que nul homme ne les pourrait dire, sinon celui qui les éprouve.

Qui donc a cette grâce et contemple la Vérité première, les saintes Ecritures lui sont connaturelles. Il possède la lumière même dans laquelle l'Ecriture est composée. La mémoire des choses de l'Ecriture lui est douce, comme est douce à un amoureux la mémoire de l'aimée. Et plus douce encore lui est l'espérance en ces réalités futures de l'autre vie, que l'Ecriture lui promet. Son activité même lui est douce, parce qu'il en espère le fruit. Peu d'hommes ont une telle grâce, et peu éprouvent une pareille joie. Mais quand on a cette complexion spirituelle de la grâce, on a bon goût, bon œil, bonne oreille ; la sainte Ecriture plaît ; on la voit et on l'écoute volontiers ; comme le pain plaît toujours quand on a bonne complexion

[1] Sermon pour le vendredi après le troisième dimanche de Carême. Fait le 11 mars 1496. Sténographié par Lorenzo Vivuoli.

et bon goût. Aussi est-ce l'Ecriture sainte que nous vous proposons toujours ; elle est nourriture de l'âme. Ce matin donc, à la messe, vous est présentée la rencontre de la Miséricorde et de la misère, du Sauveur et de la Samaritaine. Nous laisserons donc un peu de côté notre berger Amos [1] ; c'est le Seigneur lui-même qui veut parler. Arrêtons-nous donc ce matin à ces douces contemplations de Jésus et de la Samaritaine. Nous parlerons de cette femme, et de qui lui ressemble, si le Seigneur nous en fait la grâce.

2. Afin de mieux entendre notre Evangile, remontons au début du chapitre IV de saint Jean. Vous y verrez comment et pourquoi notre Sauveur vint, ce matin-là, à la ville de Samarie : *Quand Jésus apprit que les Pharisiens avaient entendu dire qu'il faisait plus de disciples et en baptisait plus que Jean — bien qu'à vrai dire ce n'était pas Jésus qui baptisât mais, ses disciples — il quitta la Judée et retourna en Galilée. Il lui fallait traverser la Samarie* (1-4). A ce propos, notez que toutes nos bonnes actions offrent deux aspects, suivant que l'on considère soit leur racine qui est la charité, soit leur propre nature.

Au premier aspect correspond la récompense essentielle. Plus intense, en effet, sera ici-bas la charité, et plus intense sera plus tard la vision de Dieu, qui constitue la récompense essentielle. Et plus on s'approche de Dieu, plus grandit la grâce ; peu importe qu'on soit prêtre, ou frère, ou ce qu'on voudra, car il n'y a point ici acception du rang des personnes.

Au second aspect correspondent les récompenses accidentelles, celles, entre autres, qui couronnent quelque excellente victoire, et qu'on nomme auréoles. La première se donne à ceux qui n'ont jamais éprouvé la délectation charnelle, et qui en outre ont fait vœu de ne jamais l'éprouver : car, si un homme ou une femme avaient eu le ferme dessein de contracter mariage, même quand ils mourraient sans s'être mariés et sans avoir connu la délectation charnelle, ils auraient de ce fait perdu l'auréole de la virginité, ils n'auraient pas remporté cette excellente victoire contre la chair. L'autre auréole se donne à ceux qui triomphent du monde pour l'amour du Christ et donnent leur vie pour lui : voilà l'auréole du martyre. La troisième auréole se donne aux prédicateurs et aux docteurs de l'Eglise qui triomphent du diable, le chassant d'eux-mêmes et des autres, par une excellente victoire ; et c'est parce que le Christ veut que ses prédicateurs remportent

[1] Le Carême de 1496 commentait le Livre d'Amos.

cette victoire et méritent l'auréole des docteurs, que surgissent la guerre et la grande contradiction : car où la guerre est intense, la victoire est excellente.

Dans cet Evangile, le Sauveur veut instruire ses disciples, leur donnant exemple de supporter les persécutions et de laisser agir la colère (Rom., XII, 19), afin d'acquérir une excellente victoire et d'obtenir la couronne des docteurs. Lui-même a laissé agir la colère des scribes et des pharisiens, et obtenu la victoire excellente du martyre et du doctorat. Saint Jean nous rappelle ici que le Sauveur avait grand crédit dans le peuple. Beaucoup se convertissaient pour devenir ses disciples. Il en avait plus que Jean Baptiste. D'où la grande haine des scribes et des pharisiens. Devant le succès du Baptiste, ils avaient formé auparavant le dessein de le tuer ; mais le voyant louer le Christ, c'est lui qu'ils se mirent à haïr. Et plus encore quand ses disciples baptisèrent — car, pour le Christ, il ne baptisait pas, laissant cette tâche à ses disciples et se réservant la prédication.

Je vous ai demandé plusieurs fois de laisser la paix aux prédicateurs. Qu'ils vaquent à leur tâche, tant qu'il ne se présente pas quelque événement d'importance majeure. La première place est à la prédication. Laissez-leur s'acquitter de leur office de charité. Si le Christ et les apôtres prenaient ce temps, eux que l'Esprit saint inspirait dès qu'ils ouvraient la bouche, pensez combien j'en ai besoin moi-même !

En butte à la colère des scribes et des pharisiens, et à la haine qu'ils lui portaient, le Sauveur se retire pour laisser agir la colère, quitte la Judée et passe par la Samarie. Il nous donne l'exemple de céder parfois devant la colère. D'abord parce qu'on pourrait, par zèle de la vérité, s'échauffer trop, et dire ce qui ne convient pas : le prédicateur doit avoir l'esprit stable et l'âme tranquille et ne rien avancer qu'il ait ensuite à retirer. Cela est bon ensuite pour le salut de sa propre âme, car en s'échauffant trop, il risquerait de pécher. Et enfin pour le bien du prochain : en s'éloignant, en cédant la place à la colère des pharisiens, le Sauveur gardait, quand ils seraient apaisés, le pouvoir revenir pour les convertir par sa parole.

Il partit donc et passa par la Samarie pour aller en Galilée. Samarie est une province et une ville. Elle tient son nom d'un certain Somer qui habitait la montagne. Le nom passa à la ville et s'étendit à toute la province. La Samarie était terre des Gentils. Le Christ la traverse, non qu'il leur soit envoyé. Il est envoyé aux Juifs. Mais, ne te l'ai-je pas dit quelquefois : *Le royaume des cieux souffre violence*. Il fallait que le Christ portât, parfois aussi, la grâce aux Gentils.

3. Nous venons d'expliquer pourquoi le Christ traversait la Samarie ; il s'était éloigné de la Judée pour laisser agir la colère. Voilà l'enseignement que j'ai voulu tirer pour toi des paroles de l'Evangéliste. Cet enseignement est mien. Venons maintenant à la Samaritaine.

Femmes, vous vous plaisez à vous faire belles. Dites-le moi donc, en quoi consiste la beauté ? Dans les couleurs ? Non. Dans la forme ? Non. La beauté est une splendeur qui résulte de la proportion et correspondance des membres et des couleurs : telle est, selon les philosophes, la beauté. Cette définition convient aux choses complexes. Mais la beauté des choses simples est la lumière. Voyez le soleil. Sa beauté est de luire ; voyez les esprits bienheureux, leur beauté est clarté ; voyez Dieu, il est pure lumière, il est la Beauté même. Les créatures sont d'autant plus belles qu'elles s'approchent et participent de sa Beauté ; et le corps d'autant plus beau que l'âme est plus belle. Songe à deux femmes d'égale beauté corporelle : mais l'une est sainte, l'autre méchante ; c'est la première qu'on aimera plus, c'est vers elle que tous les yeux se tourneront. Cela vaut pareillement des hommes. Pense à un saint dont le corps serait mal fait : chacun aimera le voir ; et même quand il serait laid, la sainteté semblera éclairer et rendre beau son visage.

Songe à la beauté de la Vierge. La sainteté faisait resplendir sa face. Saint Thomas dit que nul de ceux qui la virent ne la regarda jamais avec concupiscence, tant était grande la sainteté qui l'illuminait. Songe à la beauté du Christ, Dieu et homme. C'est à quoi j'en voulais venir, c'est ici que je voulais te tirer. L'Epouse du Cantique, cherchant le Christ Jésus son Bien-Aimé, disait : *Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon Bien-Aimé, dites-lui que je languis d'amour* (v, 8). *Mon Bien-Aimé est blanc et rouge* (v, 10) : il est blanc par la Divinité, il est rouge par sa Passion. *Il est tout désirable :* son langage est douceur, ses paroles sont divines.

Quand les soldats envoyés par les pharisiens viennent pour s'emparer du Christ, une seule de ses paroles les retourna, et ils revinrent en disant : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme* (Jean, vii, 46). Seuls ces scribes et ces pharisiens, qui avaient chaussé les lunettes jaunes de l'envie, ne voulurent pas entendre les paroles du Sauveur. Il les quitte donc, il laisse agir la colère, il passe par la Samarie. Et il trouve la Samaritaine. O femme, si tu l'avais toi-même rencontré, qu'aurais-tu fait ? Ne te serais-tu pas jetée à ses pieds, pour les baiser et les arroser de tes larmes ? O si moi-même, je pouvais un peu le rencontrer de cette façon ! O Seigneur, si je te rencontrais, je pourrais te dire un peu mes raisons ? O toi qui l'as trouvé, ô Samaritaine,

que je voudrais le trouver comme toi, dans son humanité, pour me réjouir un peu auprès de lui !

4. Le Sauveur vint *près d'une terre jadis donnée par Jacob à son fils Joseph*, où se trouvait un puits. *Jésus fatigué de la route, s'était assis près du puits.* Une source reposait sur une autre : la source de la vie, Jésus, reposait sur une source d'ici-bas. Jésus était lassé, Jésus doux, doux aux pécheurs ; Jésus Créateur du monde, Jésus force et puissance éternelle était fatigué.

Pense un peu qu'il a voulu, pour l'amour de nous, se fatiguer, éprouver la sueur, le chaud, le froid. Il était fatigué *de sa marche.* Il ne montait pas à cheval, il allait à pied doucement. Il était assis *ainsi.* Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire : simplement. Il ne fait pas apporter de tapis ni de coussin. Mais une fontaine reposait ainsi sur une autre fontaine. Tu dois penser qu'il attendait la Samaritaine, qu'il disait : — Vous tous qui avez soif, venez à moi, et je vous désaltérerai. Venez sans or, venez sans argent (Isaïe, LV, 1). Que voulez-vous faire des eaux de ce monde qui ne vous ôtent pas la soif ? Donnez-moi votre cœur, je vous l'emplirai, et désormais vous n'aurez plus soif. Les richesses ne vous ôtent pas la soif ; ni les honneurs ; aucune chose terrestre ne vous ôte la soif ni ne vous rassasiera jamais. Venez donc à moi qui vous attends. Viens, Samaritaine, je te donnerai de cette eau !

5. Et voici que la Samaritaine est venue. Que lui dit-il ? — *Moi, la Sagesse, j'ai répandu des fleuves...* (Eccli, XXIV, 40). La Sagesse qui est le Christ; le Verbe éternel, Sagesse du Père, parle. Elle dit : — J'ai répandu les fleuves de la grâce. J'ai diffusé une lumière infinie, la lumière de l'Esprit saint. Je suis l'Etre infini, *l'Océan infini de la Substance,* comme dit Hilaire [1]. *Je suis la voie par laquelle s'écoule l'eau infinie du fleuve. Je suis le fleuve Dioryx* (Eccli, XXIV, 41), un fleuve impétueux, dit le Seigneur : en raison de l'ardent désir et du grand amour que j'ai de sauver l'homme. *Je suis sorti du paradis* (*Ibid.*), c'est-à-dire du sein de mon Père, pour arroser le jardin de mon Eglise.

Voilà la fontaine dont je t'ai parlé, et qui étanche toute soif. Aie la joie des choses divines, et tu verras que la moindre petite goutte te rassasiera

[1] Cette citation est rapportée par saint Thomas à saint Jean Damascène. Cf. I, qu. 13, a. 11.

le cœur. Il y a deux sortes de délectations sensibles, l'orgueil et la luxure ; aucune ne te rassasiera jamais, aucune ne t'ôtera la soif. Mais la délectation des choses divines l'étanchera, elle te pacifiera le cœur.

6. Le Sauveur dit à la Samaritaine : — Viens à moi, je te donnerai de l'eau. Ainsi en est-il de l'âme que le Seigneur appelle ; son désir est comme un seau, pour tirer à soi les choses du monde ; elle vient à la fontaine des biens terrestres. Mais le Seigneur l'appelle. Vois la bonté (*gentilezza*), vois l'humanité du Sauveur ! Il ne dédaigne pas de parler à la Samaritaine, à une femme, et encore de mauvaise réputation. Il lui dit : — *Femme donne-moi à boire.* C'est ce que te dit le Seigneur : — Ame, donne-moi à boire, si tu as de cette eau que je désire : car ni les richesses ni les autres choses terrestres ne me rassasient ! Et pourtant, c'est moins recevoir qu'il veut, mais donner à boire.

7. Les Samaritains étaient mauvais. Ayant la Loi de Moïse, ils adoraient les idoles. Quand la Samarie tomba dans les mains des Gentils, ils y envoyèrent des prêtres et des chefs mauvais, qui pervertirent tout le peuple. Si, aujourd'hui, de tels prêtres devaient aller chez les Turcs quand ils se convertiront à la foi, il faudrait bien peu de temps pour les ramener à leur permier état. Les Samaritains étaient mauvais, ils adoraient à la fois les idoles et le Dieu de Moïse. Les Juifs et les Samaritains se haïssaient.

La femme répondit au Sauveur : — *Comment toi qui es Juif, me demandes-tu à boire à moi, une Samaritaine?* (*Les Juifs en effet n'ont pas de relations avec les Samaritains.*) Tu peux donc, ô âme, répondre au Seigneur : — Tu es là-haut dans le ciel, Seigneur, et tu es Juif, c'est-à-dire confiant ; comment nous accorderions-nous ensemble, alors que nous sommes, nous autres, pécheurs ? Le Seigneur, ô âme, voudrait que tu lui donnes à boire ta vie bonne, que tu t'emplisses de l'Esprit saint. Et lui voudrait te désaltérer de sa grâce.

8. La Samaritaine n'entendait pas le mystère des paroles du Christ. Il élève un peu plus haut son esprit : — *Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu lui aurais toi-même demandé, et il t'aurait donné de l'eau vive !* O Samaritaine, si tu savais le don de Dieu, le don de la foi, le don de l'espérance, que te peut donner celui qui te dit : Donne-moi à boire, tu répondrais autrement ! Celui qui te parle est le

Principe et la Cause première de toutes choses ; il est celui qu'ont désiré voir Abraham et Moïse, et ils ne l'ont vu qu'en esprit. O Samaritaine, combien, avant toi et depuis toi, ont désiré recevoir le don qui t'est fait, et parler ainsi, intimement, seul à seul avec le Seigneur, et ils ne l'ont pu ! O femme heureuse, si tu savais quel don est le tien, *tu lui aurais peut-être demandé et il t'aurait donné de l'eau vive.* Il dit : *peut-être*, afin de respecter le libre arbitre.

9. Le Seigneur de l'eau et de la terre lui demande de l'eau. Elle refuse, et il lui offre de lui donner une autre eau ! Que va répondre la Samaritaine ? — *Seigneur tu n'as rien pour puiser et le puits est profond.* Tu n'as ni corde, ni seau. Le puits est profond... Parlerais-tu d'un autre puits ? Mais comment serait-il meilleur que celui-ci ? C'est le puits de Jacob, d'un ami de Dieu et d'un grand patriarche ! Pour me donner une eau meilleure, il faudrait que tu sois plus grand que Jacob ! Elle disait vrai, en pensant à l'eau naturelle ; mais lui parlait de l'eau du cœur. Et c'est vrai aussi qu'il était plus grand que Jacob, puisqu'il était Dieu. Mais il ne répondit pas à la question de la Samaritaine en logicien. Il élève peu à peu son esprit : — *Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau. Mais qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura plus soif à jamais !* Qui boira de l'eau du puits de ce monde obscur, à savoir des richesses et des biens terrestres, aura de nouveau soif.

10. L'expérience le montre assez ; qu'est-il besoin de preuves ? Et que dit-elle ? N'avez-vous pas toujours entendu dire que ceux qui se donnent aux choses du monde ne sont jamais rassasiés ? Voyez tel grand maître, voyez tel autre, plus ils ont, et plus leur soif est grande. Mais pour l'eau que donne le Christ, elle rassasie chacun. N'avez-vous pas toujours entendu dire que les saints du passé, et ceux qui ont aimé Jésus, n'ont jamais eu soif de rien de ce qui est dans le monde ? Dès qu'ils ont touché Jésus ils se sont pacifiés, ils ont été heureux même dans le martyre. Trouve-moi un amoureux, un assoiffé de l'amour de Jésus ; demande-lui : — Que désires-tu ? l'opulence, les honneurs ? Il te répondra : — Je n'ai soif de rien au monde ! Trouve-moi un impur, un avare : dès qu'il se convertit, tu verras qu'il abandonne tout et n'en sent plus la soif.

Pécheurs aveuglés, pauvres de vous ! Que faites-vous donc ? Si telle est l'expérience, qu'attendez-vous donc ? Ne voyez-vous pas que, quand quelqu'un serait le Seigneur de Florence, il ne trouverait pas de repos, sa

soif ne lui passerait pas ? Allez donc au Christ, et vous n'aurez plus jamais soif. *Qui boira de l'eau que je lui donnerai, à jamais n'aura plus soif*, à savoir dit saint Augustin, d'autre chose que de moi ! *L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissant pour la vie éternelle.* L'eau du Christ c'est sa grâce, qui parfois surabonde tellement en qui la reçoit, qu'il ne peut la retenir en lui, qu'elle jaillit au dehors, fait de grandes choses, fructifie en les autres. Sans grâce, pas de surabondance. Es-tu en grâce, tu exhortes les enfants, tu corriges tes frères, tu fructifies en tout lieu, ton langage traverse tous les obstacles et finit par convertir chacun. Cette grâce devient une fontaine d'eau vive qui te conduira à la vie éternelle. Voilà la Samaritaine plus éclairée. Elle répondra un peu plus sagement.

Il n'est rien de plus délectable et plus suave que la contemplation des choses du Christ. Vous séjournez parfois à la campagne, et vous allez vous promener : ce serait mieux de contempler les choses du Christ. Vous n'êtes attentif, dans les rues, qu'à bavarder : les hommes saints ne font pas ainsi, ils vont toujours pensant et ruminant les choses de la vie du Sauveur. Gardez ces mêmes choses présentes à vos yeux ; elles seront une fontaine d'eau vive, pour vous conduire à la vie éternelle. Fais ce que je dis ; tu verras naître en toi plus de fruits qu'on n'en peut dire.

11. La Samaritaine répondit : — *Donne-moi cette eau !* O Seigneur mien, voici qu'elle commence à dire : — Seigneur, donne-moi de cette eau ! Elle avait dit : — *Comment, toi qui es Juif me demandes-tu à boire?* Maintenant, elle dit : — *Seigneur donne-moi cette eau !* Mais le Seigneur veut encore l'élever un peu plus haut, et il lui dit : — *Va, appelle ton mari !* Non qu'il ignore rien, mais pour la confondre. Elle répondit : — *Je n'ai pas de mari.* Il ajouta : — *Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari. Car tu en as eu cinq et celui que tu as n'est pas ton mari.* Quand la Samaritaine vit que le Seigneur lui révélait le secret de son cœur, elle lui dit : — Arrête, ne va pas plus loin, tu es un prophète !

O âme, si tu veux revenir à Dieu, dis au Seigneur : — Je n'ai pas de mari ! c'est-à-dire : — Seigneur, je n'éprouve pas ta grâce ! Ame, tu as délaissé ton mari. Le mari, l'époux de l'âme est le Christ. Va, confesse-toi, reviens vers le Christ ton Epoux, et ne dis plus : — Je n'ai pas de mari ! Tu as eu cinq maris, tu as suivi les cinq sens de ton corps. Et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari, c'est le diable, non mari pour l'âme, mais adultère.

11. Elle répondit : — *Seigneur, je vois que tu es un prophète!* Et elle ajouta : — *Nos pères ont adoré sur cette montagne...* Elle ne pose pas au Seigneur une question de curiosité, comme vous-mêmes quand vous demandez : — Quand viendra le roi de France ? Quand viendra le Turc ? O homme curieux, pourquoi ne penses-tu pas plutôt à ton âme ? Ces autres choses, le Christ te les fera connaître quand il sera utile à ton âme. Elle n'a pas dit : — Les Romains ne viendront-ils pas ravager ce pays ? mais elle a demandé ce qui regardait son salut : — *Nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous vous dites : C'est à Jérusalem que l'on doit adorer.*

C'était une question entre les Juifs et les Samaritains. Les Juifs affirmaient qu'on devait sacrifier au Temple. Les Samaritains répondaient que Jacob et Abraham, patriarches et amis de Dieu, avaient sacrifié sur ces monts. A quoi les Juifs répliquaient que c'était antérieurement à la loi mosaïque, laquelle prescrit de sacrifier au Temple. Ce sont des questions semblables qu'agitent entre eux parfois les Frères, quand ils disent : — Nos cérémonies sont plus belles que les vôtres ! Notre ordre est plus parfait que le vôtre ! Il y a plus de dévotion en notre église qu'en telle autre ! Tel saint est plus dévôt que tel autre ! Crois-m'en : ce ne sont pas ces cérémonies, plus belles en telle église qu'en telle autre, qui font le salut des âmes !

Le Seigneur répondit : *Femme, crois-moi!* Elle pouvait bien le croire, puisqu'il était le Sauveur et le Seigneur du monde. Le Christ dit : — Viendra un temps où devront cesser ces sacrifices ! Ils ne pouvaient que signifier le Messie, et le temps de la vérité était venu. Ainsi vous dis-je : le temps est venu de ne pas mettre sa confiance dans les cérémonies. Je ne dis pas que toutes doivent cesser ; ou qu'elles ne soient pas bonnes ; je dis qu'il ne faut pas mettre toute sa confiance en elles.

Les sacrifices cesseront, quand viendra le Messie. *Car le salut vient des Juifs.* Le Messie naîtra d'eux. Dieu a conservé ce peuple dans la sainteté, sans doute imparfaite. Beaucoup aussi pour le bien des autres peuples, car le Christ devait naître d'eux. Le salut est donc venu des Juifs ; pourtant ils ont été rejetés. Le Christ est né de leur sang ; pourtant il n'a épargné ni sa patrie ni sa parenté. Souviens-toi de cette leçon : si tu fais mal, il sera difficile qu'il te pardonne.

12. *Femme, crois-moi, l'heure vient, et c'est maintenant, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité...* Adorer *en esprit,* c'est laisser les choses corporelles pour aller aux spirituelles. Pour adorer Dieu

en esprit, tu devrais aller à confesse, vivre bien, n'avoir pas d'attache aux choses corporelles.

Je te dis donc que les choses du dehors et les cérémonies sont sans valeur si elles ne sont pas faites dans cet esprit. *En vérité* signifie, puisque la vérité est l'adéquation de la réalité et de l'intelligence, qu'il faut accorder notre intention du dedans aux œuvres du dehors, et n'être ni hypocrite ni simulateur. Adorer *en esprit*, c'est encore s'approcher de Dieu ; car Dieu est Esprit, et plus l'effet se rapproche de sa cause plus il lui ressemble. Qui est proche de Dieu adore en esprit, non en cérémonies. La Samaritaine l'avait compris ; mais d'autres pensent que le bien faire consiste à aller aux églises et aux pardons, sans entendre ce que c'est qu'adorer en esprit.

O chrétien, depuis combien de temps es-tu né, toi qui devrais instruire les autres et ne sais pas encore toi-même ce que c'est qu'adorer Dieu en esprit ? Cette femme n'entendait pas les paroles du Sauveur, parce qu'il l'avait élevée trop haut, et qu'ayant demeuré trop longtemps dans le péché, elle ne pouvait beaucoup s'affermir à ces hauteurs. Tel l'homme qui vient de sortir du péché, qui n'a pas encore le goût de l'oraison, mais récite le *Pater noster*, met « la tête à la boutique », et dit : — J'ai bien agi pendant un mois, pourtant je n'ai pas encore goût à l'oraison ! Je te réponds : — Tu pourrais continuer toute une année ! Il demande : — Mes actions sont-elles donc sans valeur ? — Si, mais ce n'est pas le goût que tu connaîtrais si tu possédais la purification du cœur. La femme, sans pouvoir saisir les paroles du Sauveur, dit : — *Je sais que le Messie, celui qu'on nomme le Christ, doit venir.* Je n'entends pas pleinement tes paroles, mais lui *nous enseignera toutes choses.* Voyant qu'elle consentait à la foi, confessait le Messie, et qu'une ouverture se faisait en son âme, le Sauveur dit : — C'est le moment. Il est temps de venir en elle.

13. Vois avec quelle bonté (*gentilezza*) le Seigneur est venu à elle pour la conduire à la foi ! Il commence par les choses terrestres et lui dit : — Femme, donne-moi à boire ! Puis il la tire peu à peu plus haut, lui parlant d'une eau qui étancherait sa soif ; et encore plus haut, lui révélant le secret de son cœur et que l'homme qu'elle avait n'était pas son mari ; enfin il lui explique qu'il faut adorer Dieu en esprit et en vérité. Il faut croire que bien d'autres paroles ont été prononcées, mais l'Evangéliste n'a retenu que la substance. Imagine quel fut ce dialogue : — Femme, crois-tu que le Messie doit venir ? — Oui. — Crois-tu qu'il sauvera le monde ? — Oui. — Si tu le voyais, croirais-tu en lui ? — Oui. C'est alors que le Sauveur dit :

— *Je le suis, moi qui te parle!* Le Christ avait refusé de le dire aux Juifs quand ils l'interrogèrent, parce qu'ils ne le méritaient pas ; mais il se manifeste à cette femme pour la simplicité de sa foi. Il prononce au dehors la parole pleine de l'Esprit saint, qui rencontre son oreille, puis son cœur, et qui l'enflamme au point qu'elle laisse sa cruche et commence, comme folle, de courir vers la ville. Vois les effets de l'amour du Christ, vois comme il enivre le cœur ! Et tous, vous devriez vous énamourer de l'amour du Christ, et vous n'auriez plus soif, comme la Samaritaine.

Deux choses devraient émouvoir souverainement les cœurs des hommes.

L'une est la grande gloire que Dieu nous a promise. O Seigneur, que les hommes sont ingrats ! O Seigneur, ô Seigneur, pour la troisième fois, qu'ils sont ingrats ! Homme ingrat, homme ingrat, homme ingrat, la gloire immense que Dieu t'a promise devrait pourtant émouvoir ton cœur !

L'autre chose est la manière dont il cherche à te la donner : vois avec quelle bonté, avec quelle suavité il te l'offre ; il vient te presser de l'accepter ! — O mon petit enfant, ne la veux-tu pas la grâce et la gloire que Dieu t'a préparée ? O prends-la, il te supplie de la prendre ! Si tu veux te faire une idée de la douceur du cœur du Christ, regarde aux causes naturelles : vois l'amour de l'oiseau pour ses petits, sa sollicitude à les nourrir et à les servir. La sollicitude vient de la bonté. Or la bonté divine est sans comparaison. Considère la bonté créée et tu t'énamoureras de la bonté divine.

14. C'était la sixième heure, dit l'Evangile, quand le Christ parlait à la Samaritaine, et il avait oublié de manger par désir de sauver les âmes. Les disciples viennent et *ils sont surpris de le voir parler à une femme...* Ils s'étonnent de tant d'humilité. Ils lui apportent à manger : — *Rabbi, mange!* Tu es épuisé, tu es las, mange un peu ! Il répond : — *J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.* C'est la conversion des Samaritains qu'il attendait. Vois quel désir il a de notre salut. Et comme *les disciples se demandaient si quelqu'un lui avait apporté à manger: — Ma nourriture, leur dit-il, est de faire la volonté de mon Père.* Elle sera de monter sur le bois de la Croix, de répandre mon sang, de mourir pour sauver ces petites brebis. O mes disciples, voilà ma nourriture, voilà mon désir de mourir ! *Ne dites-vous pas: — Encore quatre mois avant que vienne la moisson? Levez les yeux et voyez: les champs sont blancs pour la moisson.*

Le peuple des Samaritains est purifié et disposé à la foi. Ils ne sont ni durs ni orgueilleux comme les Juifs. Levez vos yeux, vous les bons, et que

ceux qui ont la grâce de Dieu se préparent, car les infidèles viendront à la foi. Le temps approche de gagner les âmes, le temps vient de la moisson. Le Seigneur veut venir une seconde fois ici-bas pour répandre son sang, c'est-à-dire sa grâce, avec grande abondance sur le monde. Et pour que chacun soit dans l'allégresse, le Seigneur dit : *Qui sème reçoit son salaire*, il aura la vie éternelle. Et pareillement pour qui moissonne. Les patriarches ont semé et d'autres ont moissonné ; et les uns et les autres ont leur récompense au paradis. Je veux, dit le Seigneur, que chacun moissonne ; je mettrai le grain dans le grenier et la paille sera brûlée. *Car en ceci se vérifie le dicton : l'un sème, l'autre moissonne.* Moissonne qui veut ; mais qui sème sera aussi dans la joie et aura sa récompense en paradis. Tels sont les patriarches, les prophètes, les prédicateurs qui sèment le verbe de Dieu dans les âmes, lesquelles en recueillent le fruit et qui, elles aussi, acquièrent le paradis.

15. Considérons maintenant en quoi consiste la vertu et la ferveur de la foi, avant que je vous renvoie à la maison.

Il y a, mes très chers, grande différence entre les péchés spirituels et les péchés charnels, entre les péchés de malice et les péchés d'ignorance ou de fragilité. La souillure des péchés spirituels, orgueil, envie, vaine gloire, est très tenace ; la souillure de l'ignorance et de la sensualité n'est pas si forte. Si tu sculptes une effigie dans la cire, elle ne s'y imprime pas comme dans la pierre ou le fer. L'esprit est plus fort que le corps, les péchés spirituels sont plus tenaces et plus difficiles à chasser que les charnels. Job (XLI, 7-8) dit de Léviathan [1], du diable, qu'il est couvert d'écailles, c'est-à-dire de multiples péchés et duretés, connexes et emboîtées comme un bouclier. Ainsi l'orgueil : il ne laisse aucune place où puisse entrer de quelque manière la persuasion. Tu as beau prêcher, tu ne l'émouvras pas : il est comme l'enclume qui se durcit d'autant plus qu'on frappe sur elle davantage. Tels sont les chrétiens tièdes [2] qui pèchent dans leur intelligence, et qui ne veulent entendre ni reproche ni persuasion. Mais ceux qui pèchent en la chair ou par ignorance sont plus accessibles à la persuasion et à la conversion ; ils connaissent leur péché, ils l'avouent : — Hélas, disent-ils, je suis un pécheur ! Les tièdes ne parviennent jamais à la foi : leur péché est trop subtil, trop enraciné à l'intérieur ; ils ne consentent jamais à

[1] Le crocodile.
[2] Les sceptiques.

s'accuser, ils cherchent leur propre gloire. Quand les choses de l'ordre naturel ne sont pas trop déformées, Dieu les redresse vers leurs fins ; tels sont ceux qui pèchent par ignorance : Dieu les éclaire, et s'ils essaient de se ressaisir, il les réoriente vers leur fin. Mais les tièdes, trop déformés par leur orgueil, et qui se ferment à toute inspiration, Dieu ne les redresse plus. Les scribes et les pharisiens, qui avaient vu tant de choses et de miracles, ne se sont pas convertis. Mais la Samaritaine s'est convertie sur le champ. Elle s'en est allée à la ville. Elle a dit : *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait.* Il doit être le Christ. Il m'a dit que j'ai eu cinq maris et que celui que j'ai n'est pas mon mari.

O Samaritaine, n'as-tu pas rougi de ces paroles ? Non, l'amour du Christ l'avait enivrée. Et ceux de Samarie la crurent simplement. Ils ne dirent pas, comme diraient les tièdes, les scribes et les pharisiens : — C'est une femme ! — Elle rêve ! — Elle est pécheresse ! Mais simplement ils crurent. Vois de quel moyen se sert le Seigneur pour sauver les Samaritains. Il ne recourt pas à Tibère, l'empereur d'alors ; il se sert d'une femme pour sauver et tirer à lui tout un peuple. C'est pour votre confusion, ô sages, qui ne voulez pas croire, ni considérer la vertu de Dieu. Vous voudriez voir des miracles ! Et moi je vous dis que, même si vous voyiez des miracles, vous ne croiriez pas ! Les Samaritains attendaient le Sauveur, ils désiraient que vînt le salut, ils péchaient par ignorance ; aussi crurent-ils sans miracles. Les scribes et les pharisiens ne l'attendaient pas, et ils ne changèrent pas. S'ils l'avaient attendu, ils n'auraient pas cherché, tout comme Hérode, à le faire mourir ; ils l'auraient cherché comme les Mages, qui vinrent d'Orient et le trouvèrent.

Et beaucoup crurent en lui, à cause de la parole de la femme. Entends quelle grande chose, vois quelle grande foi ! Ils crurent aux simples paroles d'une femme ; et c'est l'effet du grand désir qu'ils avaient du Messie et de sa venue. Ils vinrent donc à la rencontre du Sauveur pour lui dire : — Tu es le bienvenu. Ils l'embrassèrent en lui disant : — Nous t'avions attendu si longtemps ! mais maintenant tu es venu ; tu as pacifié nos cœurs. *Et ils le priaient de s'arrêter chez eux.* Mais Jésus ne voulut *rester que deux jours,* parce qu'il n'était envoyé *qu'aux brebis de la maison d'Israël* (Mat., XV, 24). Il était envoyé en personne aux Juifs, et par ses Apôtres aux Gentils.

Cependant les Samaritains l'ont reçu. Parfois, je l'ai rappelé, *le royaume des cieux souffre violence* (Mat., XI, 12), et ceux qui le veulent doivent l'emporter de force. Leur grande foi leur mérita le salut. *Et ils disaient à la femme : Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons ; car nous l'avons*

entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. Ils ne disent plus : — Nous croyons ! Ils disent : — Nous savons qu'il est le Messie ! Songe à leur grande foi, à eux qui crurent et se convertirent. Tu devrais, toi aussi, t'exciter toujours à la foi, et croire avec simplicité ce qui est bien, pour te convertir et recevoir, comme les Samaritains, la grâce, pour la louange et la gloire de Dieu tout puissant, *qui est béni dans les siècles des siècles. Amen.*

FRÈRE JÉROME SAVONAROLE
version de C. J.

L'Eglise, Epouse du Christ

1. On peut commencer par rappeler quelques textes scripturaires où les rapports de l'Eglise au Christ sont signifiés comme ceux de l'Epouse à l'Epoux.

Il y a une première indication dans Mat., XXII, 2 : « Le royaume des cieux est comparable à un roi qui fit un festin de noces pour son fils. » Le roi, c'est Dieu ; son fils, c'est le Messie. Il vient pour des épousailles. On ne dit pas tout de suite qui est l'Epouse. Mais il y a un festin de noces. A la vacance et à la joie du festin, les premiers invités préfèrent leur labeur quotidien : l'un son champ, l'autre son commerce. Alors tous les hommes, bons et mauvais, sont conviés. On leur offre, à l'entrée, la robe nuptiale de la charité pour qu'ils s'en revêtent. Il apparaît ici que c'est le genre humain, l'humanité, qui est épousée en tous ceux qui accueillent en eux la charité. L'Epouse du fils du Roi, l'Eglise, n'est telle, en effet, que par la charité. Au dernier jour, quand viendra le jugement du Roi, ceux qui seront dans la salle du festin sans avoir voulu de la charité seront jetés aux ténèbres extérieures. On voit se dessiner ici les grands traits d'une ecclésiologie. L'Eglise Epouse compte en elle des pécheurs ; pourtant la charité lui est essentielle ; toute définition de l'Eglise qui n'inclut pas expressément la charité est manquée.

La parabole des vierges, Mat., XXV, 1, prépare à un retard possible de la parousie. D'une part, l'Epoux survient quand on cessait de l'attendre ; d'autre part, seules les vierges qui sont trouvées prêtes entrent dans la salle des noces. L'Epouse est une collectivité, symbolisée par les vierges ; elle ne passera dans l'au-delà qu'après avoir subi un discernement.

Dans Mat., IX, 15 : « Est-ce que les amis de noce peuvent être dans le deuil tant que l'Epoux est avec eux ? Mais viendront des jours où l'Epoux leur aura été enlevé, et alors ils jeûneront. » Ce sont les amis de noce, maintenant dans la joie et plus tard dans l'épreuve, qui symbolisent l'Epouse.

Ce texte est proche de Jean, III, 29: « Celui qui a l'Epouse est l'Epoux. » L'Epouse n'est pas directement désignée. Elle va paraître. Elle sera suscitée par cette voix de l'Epoux, qui fait tressaillir le Baptiste.

Dans les grands textes de l'Apocalypse, l'Epouse est précisée : c'est l'Eglise. Elle est, d'une part, déjà glorieuse : « Elles sont arrivées les noces de l'Agneau, et son Epouse s'est préparée... Heureux ceux qui ont été appelés au festin des noces de l'Agneau » (XIX, 7 et 9). « Et je vis la Ville sainte, la Jérusalem nouvelle qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu, ornée comme une Fiancée qui s'est parée pour son Epoux (XXI, 2). « Je te montrerai la Fiancée, l'Epouse de l'Agneau... Et il me montra la Ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel, ayant la gloire de Dieu » (XXI, 10-11). Et elle est, d'autre part, encore dans l'attente de la fin du monde et de la venue définitive de l'Epoux (XXII, 12-17).

Saint Paul, lui aussi, désigne directement l'Epouse présente dans le temps, quand il écrit aux Corinthiens : « Je vous ai fiancés à un seul Epoux, pour vous présenter au Christ comme une vierge pure » (II Cor., XI, 2). Ou aux Galates : « Mais la Jérusalem d'en haut est libre, elle qui est notre mère. Car il est écrit : Réjouis-toi stérile, qui n'enfantes pas... Car les enfants de la délaissée seront plus nombreux que ceux de celle qui a un mari » (IV, 26-27). Ou enfin dans le grand texte aux Ephésiens : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise : il s'est livré pour elle, afin de la sanctifier, l'ayant purifiée par le bain de l'eau dans la parole, pour se la présenter à lui-même comme une Eglise glorieuse, sans tache ni ride ni rien de semblable, mais sainte et immaculée » (V, 25-27).

2. Ces textes appellent quelques remarques :

a) La comparaison nuptiale a ses attaches dans l'Ancien Testament, où Yahvé nous est montré comme le Fiancé ou l'Epoux du peuple de Dieu (Osée, II, 19, 21 ; Isaïe, LIV, 6 ; Ezéchiel, XVI ; Ps. XLIV (XLV) ; et surtout le Cantique des Cantiques).

b) Les textes néotestamentaires que nous avons cités représentent l'Eglise-Epouse dans ses différents états : au moment où Jean-Baptiste pressent que le Christ va la susciter dans sa forme définitive ; au moment où le Christ l'ayant quittée, elle chemine dans les tribulations, naît sans cesse du baptême, voit s'accroître ses enfants, attend la parousie ; au moment de la discrimination où elle entre dans l'au-delà pour subsister dans la gloire.

c) Elle passe tout entière comme collectivité dans l'au-delà, mais cela

n'est pas le cas de tous ses membres : ceux d'entre eux qui tenaient à elle par une appartenance insuffisante et non salutaire, sont détachés d'elle et jetés aux ténèbres extérieures.

3. Le texte de saint Paul aux Ephésiens est caractéristique. Il commence par la comparaison nuptiale, sur laquelle il insiste : « Maris, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise... » Mais quand il ajoute : « Aimer sa femme n'est-ce pas s'aimer soi-même ? Or nul n'a jamais haï sa propre chair... », il rejoint la comparaison biologique. Ailleurs, il explique que « le chef (*caput, képhalè*) de la femme, c'est l'homme » (I Cor., XI, 3). En sorte que, même dans des textes comme ceux de Col., I, 18 : « Le Christ est la tête du corps, c'est-à-dire de l'Eglise », ou de Ephés., I, 22-23 : « Dieu l'a donné comme Tête au-dessus de tout à l'Eglise qui est son corps, le complément de Celui qui se complète en et par tous les êtres », le passage reste toujours possible de la comparaison biologique à la comparaison nuptiale.

Les deux comparaisons sont éclairantes. Bossuet les a distinguées et unies dans un beau passage : « L'homme, dit-il, se choisit son épouse, mais il est formé avec ses membres... Le nom de corps nous fait voir combien l'Eglise est à Jésus-Christ ; le titre d'épouse nous fait voir qu'elle lui a été étrangère et que c'est volontairement qu'il l'a recherchée. Ainsi le nom d'épouse nous fait voir unité par amour et par volonté ; et le nom de corps nous porte à entendre unité comme naturelle... L'Eglise comme corps est subordonnée à son chef ; l'Eglise comme épouse participe à sa majesté, exerce son autorité, honore sa fécondité... »

La comparaison nuptiale, qui situe l'Eglise en face du Christ comme l'Epouse en face de l'Epoux va nous permettre de signaler brièvement trois aspects de l'Eglise [1].

4. « Le nom d'Epouse, disait Bossuet, nous fait voir unité par amour. »

a) L'Eglise est en face du Christ, bien qu'elle vienne de lui, comme Eve était en face d'Adam, bien qu'elle vînt de lui. Entre le Christ et l'Eglise, il y a donc cette distinction de personnes qui est la condition éloignée d'un vrai mariage. Et il y a cette conformité spécifique de nature, qui en

[1] On en pourrait souligner d'autres : l'Eglise épouse et vierge, l'Eglise sans péché non sans pécheurs, la maternité et la fécondité de l'Eglise, les états successifs de l'Epouse dans l'Ancien Testament, le Nouveau Testament, l'entrée dans l'Au-delà, etc. Voir le mot *Epouse*, Table des Matières de *L'Eglise du Verbe incarné*, t. II.

est la condition toute prochaine. Les anges entrent sans aucun doute dans l'unité de l'Eglise ; mais c'est seulement en raison des hommes, avec lesquels ils ne font qu'un, que l'Eglise tout entière a droit pleinement au titre d'Epouse du Verbe fait chair.

Il l'a rendue participante de son pouvoir sacerdotal, de sa mission kérygmatique, et par-dessus tout de sa sainteté. L'ayant faite à sa ressemblance, os de ses os et chair de sa chair, capable de le deviner et de l'aimer, il ne saurait la regarder comme une étrangère. Il s'éprend de sa beauté. Il se l'unit d'amour. Il la fait sienne tout entière, esprit pour esprit, corps pour corps. Ce n'était pas le Christ, c'était les chrétiens de Damas que poursuivait Saul, et pourtant « il entendit une voix qui lui disait : — Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Il répondit : — Qui es-tu, Seigneur ? Et le Seigneur dit : — Je suis Jésus que tu persécutes » (Actes, IX, 3-5) [1].

b) *Sic nos amantem quis non redamaret?* L'amour appelle l'amour, il n'y a pas d'Epouse où il n'y a pas d'amour. En d'autres termes, et comme nous l'avons déjà signalé, la charité doit faire partie expréssement de la définition de l'Eglise. C'est une erreur de vouloir définir l'Eglise par ce minimum d'elle-même qui subsiste encore dans ses membres pécheurs, à savoir par la foi morte et informe. Une Eglise évangélique uniquement composée de tels membres, une Eglise évangélique sans la charité, est un concept contradictoire, impossible.

c) Le moindre degré de charité crée, de l'Eglise au Christ, une communication d'amour par quoi elle mérite authentiquement, mais initialement, le nom d'Epouse. Pourtant ce n'est pas la charité commençante, c'est la charité dévorante et consumante qui mérite pleinement, en toute force, le nom de mariage spirituel. D'où il faut inférer que, si l'union du Christ et de l'Eglise est le fruit d'une communication parfaite, souverainement efficace, le Christ ne saurait être jamais privé, ici-bas, de la perfection de son Epouse ; et qu'il doit donc toujours y avoir, au cours du temps, des âmes entrées dans l'union transformante, en lesquelles et par lesquelles seules l'Eglise mérite, d'une manière suprême, le nom mystérieux d'Epouse.

5. L'Epouse, issue de l'Epoux, comme Eve l'était d'Adam, est à la ressemblance de l'Epoux.

Il faut marquer ici à la fois la ressemblance et la différence du Christ

---

[1] Voir *L'Eglise du Verbe incarné*, t. II, p. 114.

et de l'Eglise, de la mission visible du Verbe à l'Incarnation et de la mission visible de l'Esprit à Pentecôte.

La mission visible du Verbe au jour de l'Incarnation aboutit, en vertu de l'union hypostatique, au Christ qui est adorable. A l'instant même où elle est assumée par le Verbe dans la grâce de l'union, l'humanité du Christ est en outre inondée, par l'Esprit, de cette grâce capitale, dont le trop plein, en se déversant sur le monde, constituera l'Eglise.

C'est l'Esprit du Christ, l'Esprit qui procède du Christ et vient à travers le Christ — comme le rappelle le portail de Vézelay —, qui est envoyé à Pentecôte. La grâce qui vient du ciel désigne expressément, par le souffle et le feu, la troisième personne de la Trinité, mais elle émane de la Trinité tout entière. Elle fait participer l'Eglise d'abord au sacerdoce et à la royauté du Christ (pouvoirs d'ordre et de juridiction), mais surtout et finalement à la sainteté et à la charité du Christ. Ce n'est pas une grâce quelconque, ce n'est pas la grâce des anges ou du premier Adam, c'est une grâce christique et christoconformante. Elle fait de l'Eglise non pas un lieu quelconque de l'inhabitation de l'Esprit, mais un lieu privilégié et jusqu'alors inouï de l'inhabitation de l'Esprit. Si la charité est l'ultime disposition préparant à l'inhabitation de l'Esprit et de la Trinité, la forme christique de la charité inaugure une forme nouvelle de l'inhabitation de l'Esprit et de la Trinité, plus apparentée à celle qui comblait la sainte âme du Christ.

On comprend dès lors le double caractère de distance et de ressemblance, de transcendance et d'intimité, qui marque les rapports du Christ et de l'Eglise, de l'Epoux et de l'Epouse.

6. Dire que l'Eglise est en face du Christ comme l'Epouse en face de l'Epoux, pose la question de la personnalité de l'Eglise.

La doctrine commune voit, dans l'Esprit saint, l'Ame incréée de l'Eglise. Mais l'âme, selon saint Thomas, est à la fois cause efficiente, cause formelle, cause finale du corps. Avant de venir dans l'Eglise comme un Hôte, l'Esprit doit former l'Eglise dans le monde. La grâce qui la dispose à cette inhabitation lui vient tout entière de l'Esprit, c'est-à-dire de la Trinité agissant à travers la sainte humanité du Christ. Si l'Eglise est suscitée, formée, conservée, conduite, régie par l'Esprit saint suivant une providence toute spéciale, essentiellement différente de celle qui préside au cours naturel des choses, il faudra dire que l'Esprit saint est la personnalité efficiente de l'Eglise.

Toute la pneumatologie, celle des grâces prophétiques et celle des

grâces sanctifiantes, est, de ce fait, intégrée dans le traité de l'Eglise. Et l'on rejoint, du même coup, toute l'intention du *Livre des Actes*, qui fait procéder de l'Esprit saint l'avènement, les démarches et les développements de l'Eglise.

Dès lors, il apparaîtra que l'Esprit va conduire l'Eglise à travers le temps, un peu à la façon dont le Verbe a conduit l'humanité du Sauveur pendant les trente-trois ans de son passage au milieu de nous. Elle devra prêcher comme le Christ, bénir comme le Christ, souffrir avec le Christ, mourir avec lui, ressusciter avec lui. L'itinéraire de l'Eglise dans le temps ressemblera à l'itinéraire du Christ pèlerin. « D'abord le Christ comme prémices », dit saint Paul, « puis ceux qui appartiennent au Christ, lors de son avènement » (I Cor., xv, 23). L'Eglise ne sera configurée au Christ glorieux qu'après avoir été configurée au Christ passible.

C'est dans la perspective dont nous avons parlé qu'il faut lire le dialogue final de l'Apocalypse. L'Epoux annonce sa prochaine parousie : « Voici que je viens promptement et ma récompense est avec moi, pour rendre à chacun selon son œuvre. Je suis l'Alpha et l'Omega, le premier et le dernier, le principe et la fin... Je suis la racine et la race de David, l'étoile éclatante du matin. » « Et l'Esprit et l'Epouse disent : — Viens ! » « Et celui (Jésus) qui témoigne ces choses, dit : — Oui, je viens promptement. » C'est l'Esprit et l'Epouse, l'Esprit dans l'Epouse, qui donnent la réplique à l'Epoux, c'est-à-dire au Verbe dans le Christ. L'Esprit est représenté ici, non comme l'Epoux de l'Eglise — cette vue est relativement récente —, mais comme la Personnalité animatrice de l'Eglise qui, elle, est l'Epouse du Christ. Ainsi, comme le Verbe et le Christ sont un, par l'union d'incarnation, l'Esprit et l'Eglise sont un, par l'union d'efficience et d'inhabitation. En sorte que le dialogue ici-bas de l'Epoux et de l'Epouse, du Christ et de l'Eglise, est dans le ciel un dialogue entre le Verbe et l'Esprit. Ce sont les personnes divines qui conversent entre elles à travers l'humanité du Sauveur et notre humanité rachetée.

Boulogne-sur-Seine, 2 août 1955

CHARLES JOURNET

Bibliographies

JEAN ROSTAND, *Ce que je crois*, Paris, Grasset, 1953, 94 pages.

Ce petit livre nous attriste par l'imperméabilité absolue de l'auteur à tout ce qui est soit métaphysique soit révélation. Ce sont donc des témoignages d'une autre sorte qu'il faut lui demander.

L'auteur croit fermement à *l'évolution des êtres organisés*, mais il n'a garde pour cela « de méconnaître le caractère extraordinaire, voire fantastique des transformations que nous sommes tenus d'imaginer dans le passé de la vie, et dont il semble que ne s'étonnent suffisamment ni les profanes, qui ne se doutent pas des difficultés qu'elles soulèvent, ni peut-être certains spécialistes, trop familiarisés avec l'idée transformiste », p. 24. Le passage du singe à l'homme, qui n'est pour lui qu'un animal perfectionné, lui paraît peu de chose, mais comment, dit-il, imaginer « le passage d'un groupe animal à un autre groupe animal, le passage d'une classe à une autre, d'un embranchement à un autre — par exemple du mammifère inférieur au primate, du reptile au mammifère, de la salamandre au reptile, du poisson à la salamandre, de l'oursin au poisson » ? p. 26. Ni le lamarckisme ni le mutationnisme ne nous font comprendre le comment de l'évolution, « il faut avoir le courage de reconnaître que nous ignorons tout de ce mécanisme », p. 35.

« Sur *l'origine de la vie*, convenons sans ambages que nous ne savons rien », p. 41. On pourrait se donner d'emblée la vie, voire la conscience, les imaginer enfouies au fond de chaque particule de la matière pour les en faire peu à peu sortir, bref mettre d'abord dans le sac ce qu'on en veut tirer. Mais, dit l'auteur, il faudrait alors supposer une « matière primitive », toute différente de la matière que nous connaissons aujourd'hui, laquelle apparaît comme « morte » et vidée de son « pouvoir biogène ».

Existe-t-il des hommes ailleurs que sur la terre « On a lieu de présumer qu'il existe, de par les espaces une multitude de planètes habitables. Mais sont-elles habitées ? Sur ce point, l'on ne peut former un avis tant soit peu motivé... En tout cas, je tiens pour parfaitement stériles les considérations que Lecomte du Nouy a développées à cet égard », p. 48.

« *Il est peu vraisemblable que l'espèce humaine disparaisse avant que la terre ne lui soit devenue inhabitable.* Les espèces vivantes ne vieillissent pas, ne s'épuisent pas... L'homme ne connaît, à vrai dire, qu'un seul adversaire, c'est lui-même, et si l'on peut craindre hélas, qu'il ne soit assez déraisonnable pour s'infliger de rudes blessures, on peut douter que, malgré toute sa folie, il réussisse à s'exterminer » p. 50.

Plus loin, l'auteur *précise une fois de plus sa position à l'égard du spiritisme, et, plus généralement de l'occultisme :* « Si aucun scrupule ne m'effleure quand je dénie en bloc l'existence à tous les faits de *spiritisme*, ma négation se fera un peu plus circonspecte en ce qui touche les faits de l'ordre *métapsychique*. Je me contente de croire, et très fortement, qu'ils n'existent pas, et que la coïncidence, la fraude, l'imagination, la crédulité, le manque d'esprit critique, etc., suffisent à rendre compte de tout ce qui fut raconté sur la télépathie (communication directe d'une conscience avec une autre conscience), sur la clairvoyance (faculté de prendre connaissance d'une réalité sensible par des moyens autres que ceux de la perception sensorielle), sur la prémonition (prévision de l'avenir), la télékinésie (déplacements d'objets à distance par l'exercice de forces inconnues), le magnétisme animal,etc.», p. 64. Il s'étonne que des biologistes de la valeur de Julian Huxley, des psychologues comme Freud, Laforgue, Merleau-Ponty accordent du crédit à ces dires : « Après avoir lu, dans ma jeunesse — sur la foi des James et des Bergson — tout ce qu'on a écrit sur la métapsychie, depuis *Les effluves odiques* de Reichenbach jusqu'au monumental *Traité* de Charles Richet, en passant par Crookes, Rochas, Crawford, Maxwell, Boirac, Myers, j'ai tenu à assister à un grand nombre de séances de médiumnité, de clairvoyance, de télépathie, de télékinésie, etc. Or, non seulement j'ai dû constater l'impossibilité de recueillir un seul fait convaincant dès que les conditions de contrôle se faisaient à peu près satisfaisantes, mais aussi, et surtout, de l'atmosphère de naïveté et de crédulité extrêmes où se déroulaient ces enquêtes, j'ai retiré une impression extrêmement forte de *certitude négative* », p. 68.

L'auteur pense que les *découvertes modernes de la biologie*, appliquées à modifier l'*organisme* humain, « amèneront à l'homme force difficultés et lui créeront bien des embarras... Quant à l'intrusion des techniques biologiques dans les *mœurs* humaines, et surtout dans l'intimité de la personne, que d'incertitudes, que de débats, avant de décider ce qui sera licite, ce qui sera souhaitable, ce qui sera conforme à l'intérêt de la collectivité et compatible avec ses normes, ses idéaux ! » p. 88.

De cela nous convenons avec lui. Et d'autant plus dans la perspective, qui est la sienne, d'une humanité supposée sans régulation transcendante, soit de la raison soit de la révélation, et livrée comme une épave, à tous les essais de la technique ! Il passe dans ce livre un souffle de désolation. Est-ce le désespoir ? Ou simplement comme la résignation qui précède l'entrée dans l'abattoir ?

Charles Journet

ANNE PERRIER, *Pour un vitrail*, Paris, 1955, éd. Pierre Seghers, 38 pages.

Un beau petit livre de vingt-neuf poèmes. Le don de poésie jaillit comme une source claire :

Quand je pèse la vie
Je trouve dans mes mains l'ovale dur ombreux
De la petite olive
Et son air d'enfant triste et qui n'a pas grandi
A qui toujours est refusée
La maturité chaude des prunes.

Mais non cherché, venu par surabondance, au service d'un désir secret :

Au fond des roses au fond des cieux
Amour amour où dormez-vous

A quoi sert de chercher partout
Le seul Visage précieux
... Le mystère des choses ne cède
Qu'au mystère que déjà l'on possède

L'univers est trop chargé de reflets pour ne pas nous séduire, avant de nous détruire :

Et la vie c'est cela
Une ombre qui s'allonge sur le seuil
Une cour abritée de hauts tilleuls
Le miel en fleur et les abeilles mortes
Une main qui frappe à la porte
Et les visages changent de couleur
Rien n'a bougé que le ciel sans racines...

Et l'on ne va certes pas retenir son cœur pour l'épargner ; il faut qu'il puisse accueillir la lumière et l'ombre :

... Puisque mon Dieu vous le savez
Tout visage prêté me devient éternel

La peine des autres
est si déchirante
On voudrait s'y jeter avec eux
Pour ne pas voir ne pas entendre
Les mots du désespoir
Qui s'ouvrent sur leur âme

Il faut s'efforcer d'être humble et savoir que souvent le meilleur nous échappe des choses d'ici-bas :

Il faut taire tout ce qu'on sait
Ce n'est que l'écorce du monde...

Nous ne verrons jamais
L'envers des yeux qui brillent
Ni la clarté qui naît
Au creux des mains qui prient

Mais le grand secret, la grande aspiration du cœur est ailleurs :

Il faut passer par un amour
Plus fort que tous les mots du monde
Plus pur que la montée du jour
Et plein de liberté profonde

Il faut passer par un amour
Comme on n'en voit pas deux sur terre
Et qui nous prenne sans retour
A nos tendresses solitaires

Il faut passer par un amour
Candide et doux comme l'enfance
Pour que le cœur brûle à son tour
Au feu de toutes les souffrances

Finiront-elles avant la mort les exigences de cet amour ?

Quand nous aurons pressé
Toutes les noix amères
Et les fruits macérés
Dans le cœur de la terre
Amour amour si cher...

Quand nous aurons posé
Notre tête si fière
Sur le pauvre oreiller
De boue et de poussière
Amour amour si cher

Quand nous aurons brûlé
Du feu de nos paupières
Tous les plaisirs volés
Et les joies mensongères
Amour amour si cher...

Encor que voulez-vous
Qu'on fasse pour vous plaire
Et vous rendre plus doux
Tout ce cœur de misère
Amour amour si cher.

De tels livres consolent de beaucoup d'autres.

Charles Journet

PAUL ZUMTHOR, *Histoire littéraire de la France médiévale*, Paris, Presses universitaires de France, 1954, un vol. in-8°, 344 pages.

En rédigeant cette *Histoire littéraire de la France médiévale*, Paul Zumthor a sans doute pensé d'abord aux historiens de la langue et de la littérature ; toutefois, l'historien des événements et des mentalités trouve aussi son bien dans cet ouvrage, P. Zumthor donnant un cadre chronologique et sociologique à ses commentaires littéraires et n'hésitant pas à citer et à expliquer des œuvres non littéraires (les *Historiae* de Raoul Glaber, par exemple). Ce manuel rendra donc service non seulement aux « littéraires », mais aussi aux historiens, souvent réduits à consulter des ouvrages anciens ou à chercher une monographie introuvable.

Paul Zumthor s'est proposé de donner « une vue d'ensemble de notre ancienne littérature qui la replaçât dans le cadre vivant d'une civilisation », et de « réunir les instruments devenus indispensables à la compréhension des textes », afin de « situer à leur place, dans une tradition formelle et dans les perspectives d'une esthétique assez étrangères aux nôtres, des œuvres dont la beauté propre exige d'être goûtée pour elle-même ».

L'état actuel de l'histoire littéraire interdisant une véritable synthèse, l'auteur a préféré brosser le tableau de « l'évolution organique des formes et des inspirations, depuis la première constitution d'un monde non romain jusqu'à la fin de ce qu'on peut appeler l'ère linguistique de l'ancien français ». On le voit, le moyen âge littéraire, ici, n'a pas les limites du moyen âge des historiens : les textes étudiés vont jusque vers 1315.

Le plan du livre lui confère déjà son originalité. Quatre parties le composent, la première concernant les origines (VI^e^ siècle-milieu du IX^e^ siècle), la deuxième décrivant l'âge des genèses (milieu du IX^e^ siècle-milieu du XI^e^ siècle), la troisième, les XI^e^ et XII^e^ siècles, et la quatrième, le XIII^e^ siècle. Chacune de ces quatre parties est subdivisée à son tour selon un schéma-type : le contexte sociologique et spirituel de l'époque ; l'état des formes littéraires et le mouvement des inspirations ; un répertoire des œuvres correspondantes. Ainsi, à la description chronologique s'ajoute un cadre historique et sociologique qui permet de rattacher la littérature à la vie : méthode que l'historien approuve pleinement, mais qui sera sans doute critiquée par les historiens de la littérature.

Pour faire de cet ouvrage un véritable manuel, c'est-à-dire une source de renseignements faciles à retrouver, M. Zumthor a inséré dans son texte divisé en paragraphes allant de 1 à 548 des chiffres qui constituent des renvois aux paragraphes où la question est traitée selon un autre aspect ; cette méthode permet au lecteur d'établir les rapports multiples d'une œuvre avec son contexte historique et littéraire. La notice bibliographique comprend plus de 200 titres et, pour plusieurs d'entre eux, une brève remarque qui précise les limites et la valeur du livre ou de l'article. Deux index, enfin — un index des matières et des titres et un index des noms d'auteurs — complètent utilement ce manuel.

En s'écartant résolument des méthodes traditionnelles, le titulaire de la chaire de philologie romane à l'Université d'Amsterdam donne à des œuvres et à des écrivains connus un visage parfois nouveau, et à l'histoire de la littérature médiévale un accent et une couleur que le manuel classique ignore. Cet ouvrage se présente donc comme un tableau à la fois littéraire et historique, la littérature étant considérée comme un des éléments expressifs d'une société et d'un temps ; la littérature est expliquée ou éclairée par l'histoire de la civilisation et replacée dans son contexte historique et sociologique. Paul Zumthor, sensible à certaines tendances de la science historique moderne, tient un large compte des éléments psychologiques et spirituels, montrant en particulier, l'importance de la mentalité d'une époque pour la compréhension d'une œuvre littéraire. Ce procédé, peut-être inadéquat à des périodes plus récentes, permet pour le moyen âge une lecture souvent plus vraie et plus vivante de l'œuvre littéraire ainsi enracinée et « humanisée ». Le seul exemple

de la *Chanson de Roland* suffirait à prouver la valeur de cette méthode ; écrit vers l'an 1100 (la question de datation reste un problème discuté), le célèbre poème exprime admirablement l'état d'esprit qui régnait dans la chrétienté à l'époque de la première croisade (les paragraphes 310-311 relatifs à la *Chanson de Roland* renvoient au paragraphe 131 qui concerne l'idée de chrétienté).

Cette méthode a encore le mérite de sauver des textes qu'une histoire trop exclusivement littéraire laisserait tomber dans l'oubli. On est heureux de rencontrer les noms de Raoul Glaber, écrivain médiocre dont les *Historiae* présentent toutefois, du point de vue de la mentalité de l'époque (première moitié du XI^e siècle), une grande importance, et d'Adémar de Chabannes, chroniqueur honorable, celui-ci. L'historien appréciera la part faite à l'historiographie, malgré la faible valeur littéraire d'une grand nombre d'œuvres. M. Zumthor sait décrire avec précision et juger avec intelligence les chroniques et les annales ; en outre, il sait donner, avec un rare bonheur d'expression — et malgré le raccourci inévitable d'un tel genre de livre — un tableau d'ensemble d'une période ou d'un mouvement de pensée : ainsi le chapitre consacré à la chrétienté (p. 62-p. 65). Le paragraphe 132, où P. Zumthor dessine en 23 lignes le portrait de l'homme féodal, est remarquable de précision et d'intelligence.

L'histoire événementielle d'une part, l'histoire de la civilisation et des mentalités d'autre part, ont reçu ici une part plus grande que celle accordée généralement par les historiens de la littérature. Le cadre historique et sociologique doit, dans l'économie de ce manuel, expliquer l'histoire littéraire elle-même, sinon les œuvres et les écrivains. Un exemple le montrera.

L'âge des genèses, c'est-à-dire l'époque qui va du milieu du IX^e siècle au début du XI^e siècle, a droit à trois chapitres. Le premier, intitulé « caractères particuliers de l'époque », est lui-même composé de quatre parties. La première décrit la crise du pouvoir et l'apparition de la féodalité, la deuxième la chrétienté (Cluny, les écoles, la liturgie, la chevalerie, la mentalité), la troisième les arts et les lettres (art roman, musique, les écrivains et leur public), la quatrième la situation linguistique (latin, langue romane). Après cette large explication de l'époque, P. Zumthor décrit les œuvres traditionnelles : biographies, hagiographie, fable, histoire, poésie, puis, période par période, il en nomme les principaux représentants. Enfin, dans un troisième chapitre, il montre l'apport proprement littéraire de cette époque, les formes nouvelles qu'elles a créées et les œuvres qu'elle a laissées. La liturgie, langage alors vivant et accessible au grand nombre, est créatrice de poésie (séquences) ; l'hagiographie, par son goût de la légende et du merveilleux, contribue à sa manière à l'éclosion poétique que les chansons de geste, à la fin du XI^e siècle, manifestent avec un éclat particulier. Le problème des chansons de geste, problème encore disputé aujourd'hui, (origines, datation) est traité en deux chapitres (pp. 87-91 et pp. 159-163).

Cette analyse rapide de l'*Histoire littéraire de la France médiévale* devrait suffire à montrer l'intérêt et la valeur de ce livre. Ample panorama d'une littérature et d'une civilisation, somme documentaire pour l'historien et pour le « littéraire », ce manuel répond exactement à ce qu'on est en droit d'attendre d'un tel ouvrage. Et on aurait mauvaise grâce à relever tel oubli, à regretter telle approximation ou à discuter tel jugement. On se félicitera plutôt de posséder, rassemblé en un volume ordonné avec méthode et écrit avec goût, l'essentiel d'une civilisation et d'une littérature.

Paul Rousset

ERNEST HUANT, *Le « Credo » de Jean Rostand*, Ed. Desclée et C^ie, 104 pages.

A l'instant nous recevons cette critique, faite du point de vue scientifique, et avec toute la courtoisie requise, des principaux thèmes scientifiques ou philosophiques exposés par M. Rostand. C. J.

NOVA ET VETERA

ÉDITEUR L. MÉROZ, GENÈVE

12 Boulevard Georges Favon

Direction : Charles Journet, Fribourg (Suisse).
Secrétaire de rédaction : R. P. Jean de la Croix Kælin, O. P., 12, boulevard Georges Favon, Genèv.

Administration : Librairie L. Méroz, 12 bd Georges Favon, Genève.
Compte de chèques postaux : Revue *Nova et Vetera* I 10232, Genève.

Conditions d'abonnement :

Suisse : Abonnement annuel ordinaire : frs 10.—.
Abonnement de soutien : frs 15.—.
Le numéro : frs 2.80.

France : Abonnement annuel ordinaire : frs fr. 1000.—.
Abonnement de soutien : frs fr. 1500.—.
Le numéro : frs fr. 280.—.
On peut s'acquitter par mandat postal international, par virement bancaire ou auprès de notre dépositaire général pour la France :
Librairie St-Paul, rue Cassette 6, Paris VI^e^. Compte de chèques postaux : Paris 243.60.

Autres pays : Abonnement annuel ordinaire : frs 12.—
Le numéro : frs 3.— (franco de port)

Les abonnements sont annuels et partent du N° 1. Les nouveaux abonnés qui souscrivent à n'importe quel moment de l'année en cours reçoivent les numéros déjà parus.